

Centre Thucydide

Analyse et recherche en relations internationales

Cahier Thucydide n°16

**Le Caire, l'Égypte, le Moyen-Orient :
Français, Anglais et les autres
1940-1945**

Alain DEJAMMET

Association France-Égypte – mai 2016

Cahiers Thucydide

Les textes mis en ligne dans le cadre des Cahiers Thucydide sont exclusivement diffusés sous cette forme. Ils ne font pas l'objet d'une publication papier parallèle. La série rassemble des études et recherches de caractère académique réalisées dans le cadre du Centre Thucydide depuis plusieurs années. Elle est appelée à être régulièrement enrichie de nouvelles études et recherches. Il s'agit pour une part de monographies rédigées par des membres du Centre, mémoires de Master ou thèses de Doctorat, pour une autre part d'Actes de colloques, enfin de Rapports de recherche réalisés pour des institutions publiques.

Les Cahiers Thucydide n'obéissent pas à une périodicité particulière. Sont mis en ligne les travaux qui en sont jugés dignes après leur rédaction et leur évaluation. Leur numérotation suit un ordre chronologique. Les analyses qui y figurent et les opinions qui y sont émises sont celles de leurs auteurs, et le Centre Thucydide n'en assume pas nécessairement la responsabilité. Ils sont librement ouverts à la consultation des utilisateurs du site « afri-ct.org ». Le Centre Thucydide remercie ceux qui les citent, quelle qu'en soit la forme, de mentionner leur source, avec la référence aux Cahiers et leur numéro d'ordre.

Liste des Cahiers Thucydide

- n°1 : L'instrumentalisation politique de la famine au Niger, 2004-2005
- n°2 : Doctrine du maintien de la Paix des Nations Unies : conditions de réussite des opérations de maintien de la paix
- n°3 : La Convention d'Ottawa, dix ans après
- n°4 : Christian Zionism and its Strategic Consequences for the United States, Israel and the Palestinians (en anglais)
- n°5 : La géopolitique de l'Arctique face au réchauffement climatique
- n°6 : Richesse énergétique et stabilité dans les pays en développement, de Port-Harcourt à Kashagan
- n°7 : Les Etats-Unis et « l'axe du mal » : étude d'une rhétorique des relations internationales
- n°8 : Stratégies gouvernementales pour le développement du nucléaire civil : pratiques françaises et américaines
- n°9 : Analyse, interprétation et conséquences des événements militaires en Géorgie (août 2008)
- n°10 : L'Afrique et les juridictions internationales pénales
- n°11 : La mise en place du Service européen pour l'action extérieure
- n°12 : Six mois à l'UNESCO
- n°13 : La France et le règlement de la question libyenne, 1945-1949
- n°14 : L'Union européenne et les résolutions du Conseil de sécurité des Nations Unies
- n°15 : La construction du concept d' « Amérique latine ». La France, les États-Unis et la latinisation du continent américain
- n°16 : Le Caire, l'Égypte, le Moyen-Orient : Français, Anglais et les autres (1940-1945)

Le **Centre Thucydide – Analyse et recherche en relations internationales** a été créé en 1999, dans le cadre de l'Université Panthéon-Assas (Paris 2). Le Centre est généraliste et se consacre aux relations internationales dans leurs diverses dimensions, ce qui se traduit par la publication, depuis 2000, de l'Annuaire Français de Relations Internationales, publié chaque année aux éditions Bruylant. Il organise, seul ou en partenariat, des colloques et conférences en France ou à l'étranger et conduit des projets de recherche académique ou appliqués qui donnent lieu à publication ou à diffusion restreinte.

Il comporte une équipe d'une vingtaine de chercheurs, doctorants ou docteurs. Il est équipé d'accueil pour le Master Relations internationales de l'Université et pour les doctorants de l'École doctorale Droit international, Droit européen, Relations internationales et Droit comparé. Il est dirigé depuis sa fondation par le professeur Serge Sur.

Il doit son nom à l'historien grec Thucydide (v. 460 av. JC / v. 400 av. JC), auteur de La Guerre du Péloponnèse (431 av. JC / 404 av. JC), considéré comme l'un des fondateurs de l'histoire mais aussi de l'étude rationnelle des relations internationales. Il est l'un des maîtres de la géopolitique comme de l'analyse des conflits et de la compétition pour la puissance entre entités politiques. Thucydide traite également des institutions publiques et met en débat les questions de la guerre et de la paix, des alliances, de la décision politique, en illustrant ce qui relève de l'action humaine, calculs, stratégies, valeurs, et les facteurs objectifs qui la conditionnent et en orientent les résultats. Humaniste et réaliste, sa pensée est pleinement moderne.

Adresse postale

Centre Thucydide - Analyse et recherche en relations internationales
Université Panthéon-Assas (Paris II)
Bureau 219
12, place du Panthéon - 75005 Paris

Site internet : www.afri-ct.org

Le Caire, l'Égypte, le Moyen-Orient : 1940-1945. Français, Anglais et les autres

Association France-Égypte, 23 mai 2016



Tout commence par une photographie, un portrait dit officiel du Général de Gaulle en Égypte, un portrait qui aurait été fait par le meilleur des photographes égyptiens de l'époque, en 1941, Armand, un Arménien de la rue Kasr Al Nile (Armenak Arznouni).

Mais sans doute est-ce une légende. Cette photo est plutôt londonienne. Le Général y porte képi à feuilles de chêne. Au Caire, en Égypte, il était beaucoup plus discret : simple képi et uniforme kaki, rien d'aussi ridicule que les culottes tirebouchonnées du Général Catroux, du Duc de Gloucester ou de Rommel. C'est à peine si on verra de Gaulle dans le sable africain : en pose et godillots plutôt fatigués.



Général Catroux



Général de Gaulle et Général Wavell



Duc de Gloucester

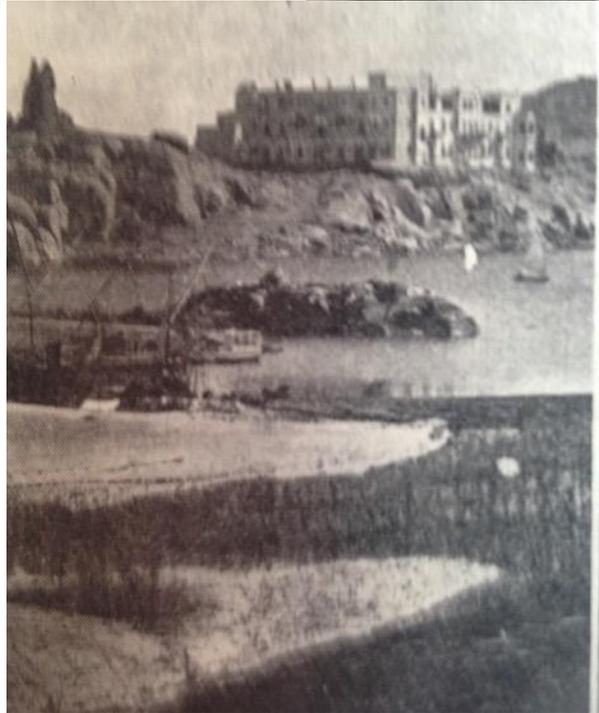
Mais les photographies du Général en Egypte abondent, preuve qu'il y fut souvent. On le croit à Londres, sous le crachin. Erreur ; il est au grand soleil, en Afrique, en Egypte, au Levant. Plus longtemps, de 1940 à 1945, qu'il ne fût à Carlton Gardens.

Pourquoi ? Parce que l'Egypte, le Caire, le Moyen-Orient, sont, de l'avis du Général, le « cœur stratégique de la Seconde Guerre mondiale ».

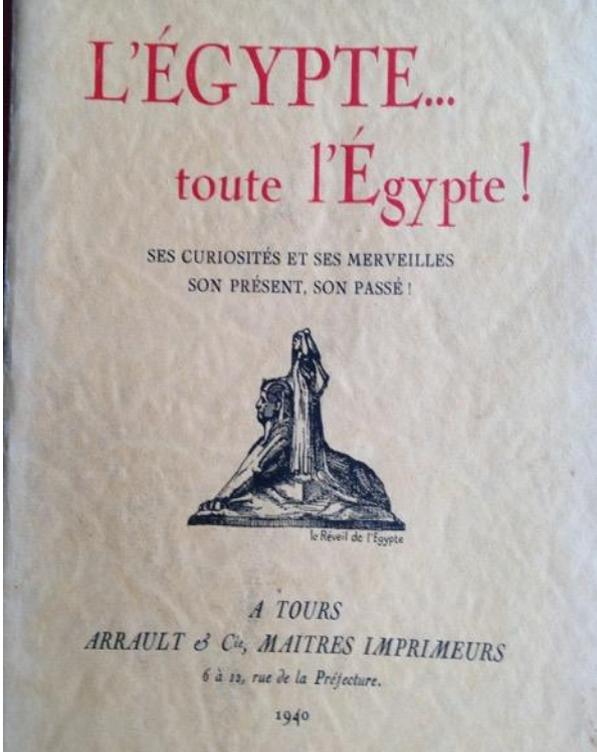
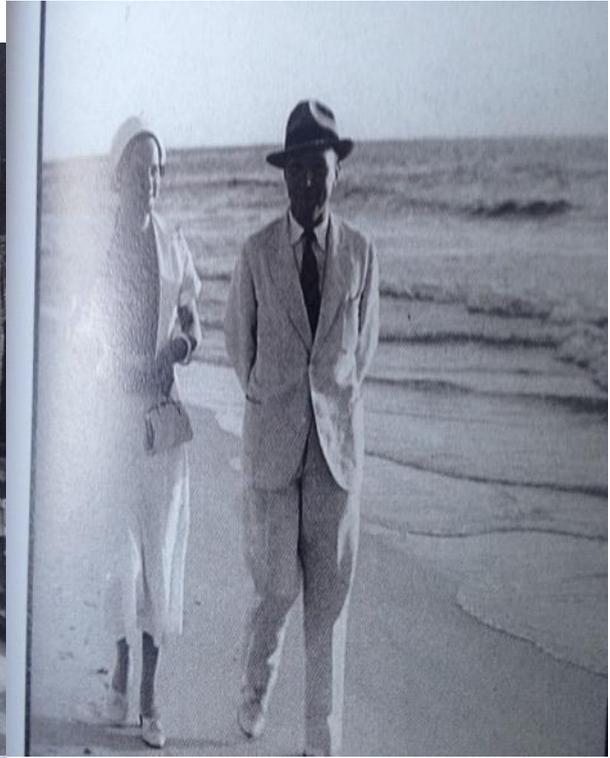
Mais la guerre en Egypte ? Le Caire en guerre ? Alors que ces noms étaient, avant 1940, synonymes de paix et de beauté souriante.

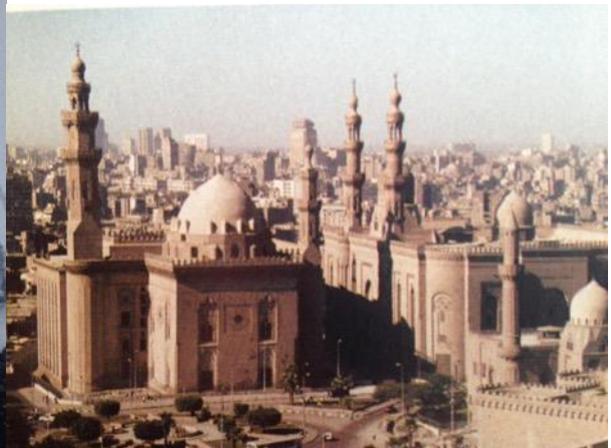
Le Caire, l'Egypte, sont, pour les Européens des années trente à quarante, la destination, la résidence heureuse par excellence.

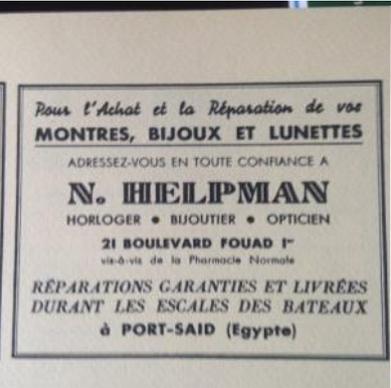
Voyez les affiches appelant au voyage, ces tableaux, ces photographies exposant la vie facile des touristes, des résidents sur le pont des bateaux, à la terrasse des grands hôtels, dans les rues, sur le Nil.

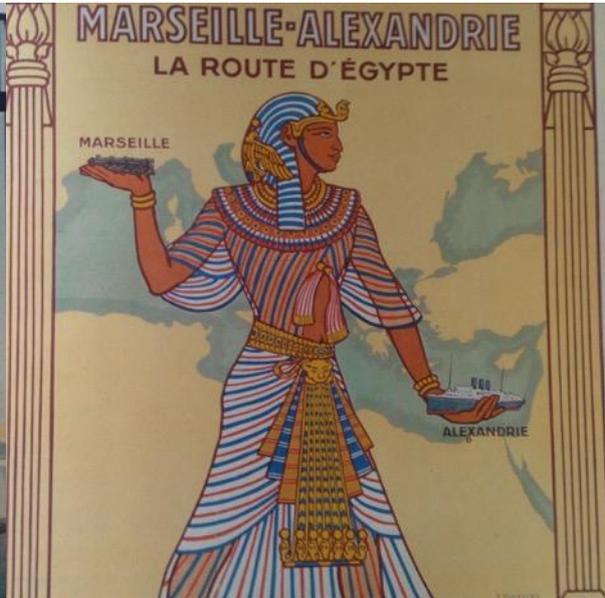
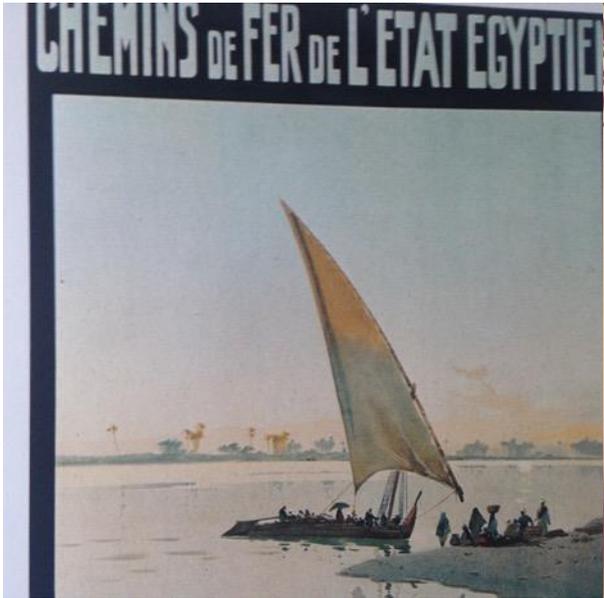


Cataract Hotel











Feuilletez les innombrables ouvrages des meilleurs des écrivains Morand, Maurois, Gide, Cocteau, Romain, jusqu'à la plus modeste des institutrices, en passant par Carco, Dekobra, etc.

Lisez et relisez les livres qui recréent la chaleureuse euphorie des soirées du Caire, des journées de paresse sur les plages d'Alexandrie ou de Ras El Bhar : Gulperri Efflatoin, Robert Solé, Paula Jacques, Josette Alia...

Résumons sur le cri du cœur de Georges Gorse, Professeur au Caire en 1940, futur ministre du Général de Gaulle : « Dieu que la vie était belle en Egypte ! »

Apparence, trompe-l'œil pour l'étranger ! Et d'opposer la vie artificielle des touristes, du « Kawaga » à celle, autrement rude, de l'Égyptien. Mais la réalité n'est pas si contrariante.

L'Égypte, en 1938-39, 17 millions d'habitants, le double du début du siècle, mais si éloigné des 90 millions d'aujourd'hui. Le Caire compte 1 300 000 résidents contre 17-18 millions aujourd'hui.

L'écrasante majorité de la population sont les fellah, assurément pauvres, menant une vie laborieuse, difficile, celle décrite, en 1938, par le Père Ayrout, un jésuite égyptien, en 1942, par Tewfir El Hakim, ou restituée, plus récemment, par Aly El Samman, narrateur de Tanta et du Delta.



Mais cette Egypte a de quoi se nourrir. Elle n'est pas obligée d'importer blé français et poulets brésiliens.

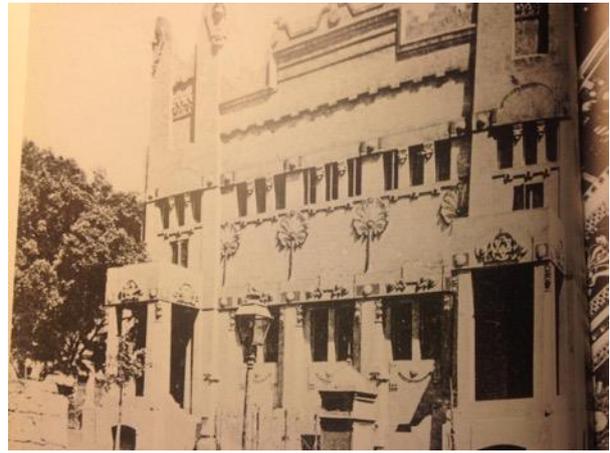
La bourgeoisie est mieux qu'instruite, éduquée, fière, pour certains, de leur histoire (les Coptes), pour d'autres de leurs racines turques, circassiennes. Elle est composée pour beaucoup des propriétaires fonciers aux vastes domaines. Merritt Boutros Ghali, bien avant Nasser, plaidera pour une restriction de ces domaines. Les enfants s'éloignent de la terre : avocats, magistrats, négociants...



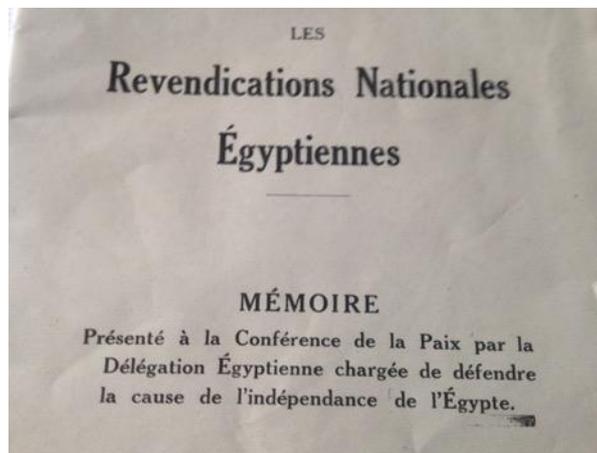
Une minorité, plus de 60 000 quand même, est de confession juive. Elle réussit bien dans la finance, la banque, les assurances, le commerce. Les grands magasins, Cicurel, Hannay, Gategno, appartiennent à des familles juives qui financent synagogues et collèges.



Grande Synagogue

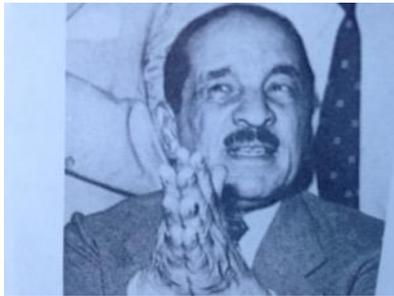


La classe politique est le reflet de cette bourgeoisie, dynamique, remuante. Elle est toute entière inspirée de l'héritage de Wafd, cette délégation partie pour Londres et Paris exposer en 1919 les « revendications nationales égyptiennes ».



La figure tutélaire est Saad Zaghloul, le fondateur de Wafd, mort en 1927. L'obsession de tous est l'indépendance totale, délivrée des Anglais. Côte à côte, sans grande différence, sont les partis : Wafd, Libéraux constitutionnels, Saadistes, Indépendants. Une formation plus récente, séduite par le modèle fasciste, se détache : la Jeune Egypte avec militants en chemise verte.

A la tête de ces partis, une poignée d'hommes qui se succèdent au pouvoir, pendant les dix ans à venir : Nahas Pacha, Mohamed Mahmoud, Aly Maher, Hassan Sabry, Hussein Sirry, Ahmed Maher, Nokrachi Pacha.



Nahas Pacha

A l'écart sont les Frères Musulmans, fiers de leur religion, hostiles à l'Occident matérialiste. Coiffé quand même du tarbouche et portant costume croisé, le fondateur Hassan Banna, reçoit beaucoup, y compris de jeunes militaires.

L'armée est très réduite : 12 000 hommes. On parle en 1938 de la porter à 50 000.



« Camel Corps », arme prestigieuse qui à présent compte des voitures légères pourvus d'armes autom.

Mais depuis le Traité de Londres, 1936, qui programme le départ des Anglais, l'Académie militaire s'est ouverte. Des jeunes gens d'origine modeste ont forcé les portes. Gamal El Nasser, Anouar El Sadate, Zakariah Mohieddine partagent la même ambition. Dans une garnison de haute Egypte, Mankabad, autour d'un plat de fèves, en 1938, ils font promesse entre eux de se débarrasser un jour des Anglais : graine d'officier libres.

Les étrangers sont plus de 250 000. Les plus nombreux, Grecs et Italiens se retrouvent partout, travailleurs appréciés, bâtisseurs de l'Egypte moderne, des immeubles dit Haussmanniens aux cubes mussoliniens de Port Said.



Les Anglais, sûrs d'eux-mêmes, souriants mais distants, tiennent le haut du pavé, militaires et administrateurs.



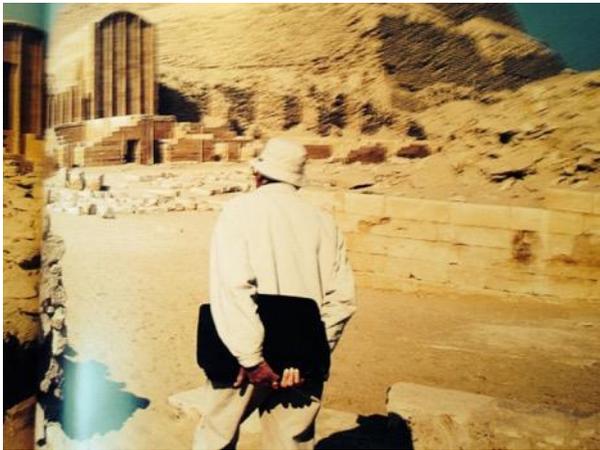
Leur ambassadeur, Sir Miles Lawson, en poste depuis 1936 est une sorte de proconsul.



Sir Miles Lamson



Les Français, 25 000, y compris ceux d'A.F.N., bien sûr, maugréent un peu, tel ce pharmacien, compatriote du journaliste Gabriel Dardaud, qui l'avertit, dès 1937 « Fuyez avant qu'il ne soit trop tard. On capitule devant les Arabes ». Mais en vérité, ils sont heureux et le savent. Ils sont le contraire de ceux des colonies : ni douaniers, ni gendarmes mais banquiers, assureurs, industriels, ingénieurs, magistrats, archéologues et surtout éducateurs.



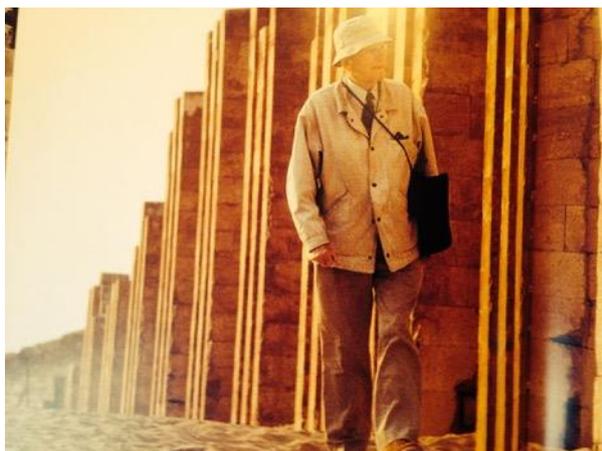
Le Professeur Lavau



Le Chanoine Driotton et sa mère



Jean-Philippe Lauer (avant guerre)



Jean-Philippe Lauer (après guerre)



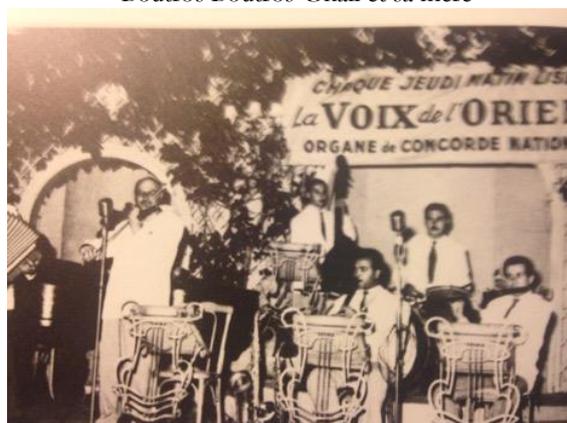
Les Egyptiens, en les fréquentant, en parlant leur langue, ont la narquoise impression de faire un pied de nez aux Anglais. Ils affluent dans les lycées et collèges religieux tenus par les Français. Ici, le jeune Boutros Boutros Ghali harangue le Président Herriot. Sur tout ceci relire Magdi Wahba : « *Cairo Memories* ».



Boutros Boutros-Ghali et sa mère



Édouard Herriot (à l'avant-plan) en 1936 à Héliopolis





Naissent une kyrielle de jeunes Egyptiens, qui seront, après-guerre en France, les vedettes de la scène et de la chanson, de Claude François à Omar Sharif, en passant par Guy Béart, Moustaki, Richard Anthony, Georges Guetary, et bien sûr Dalida.

La presse étrangère est majoritairement francophone : la Bourse Egyptienne, le Journal d’Egypte, le Progrès Egyptien, etc.

Au-dessus est enfin le Roi. A l’époque, il est jeune et beau, aimé des Egyptiens. Il a 16 ans quand son père, Fouad, meurt. Il ne boit pas. Il est dévot.



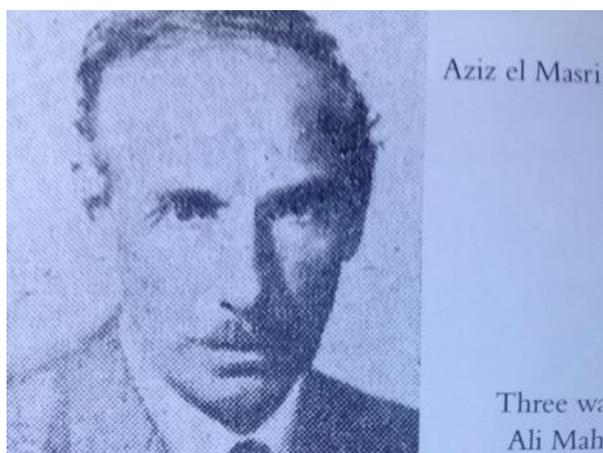
Deux événements heureux ont accompagné son avènement : le Traité de Londres en 1936 qui programme la fin de l’occupation militaire ; la Convention de Montreux en 1937, qui prévoit la fin des tribunaux mixtes. Dans la grande tradition d’ingratitude des Rois, Farouk accueille les succès dus à Nahas Pacha, à Badaoui Pacha, à Wassef Boutros Ghali, en congédiant en décembre 1937, le Premier Ministre Nahas Pacha. Il nomme une personnalité, plus effacée, Mohamed Mahmoud Pacha.

La tension monte en Europe. Le Caire est loin mais suit avec attention l'essor des nouveaux venus, Hitler, Mussolini. En 1937, à Paris, de jeunes Egyptiens, venus voir l'Exposition universelle, ont été frappés par le défi que se lançaient, au pied du Trocadéro, les pavillons de l'Allemagne et de l'U.R.S.S. Le choc d'énergies nouvelles tranchait sur l'allure compassée de ces deux vieux pays, France et Angleterre, dont on commençait à se lasser.

D'ailleurs, dirigeants nazis et fascistes sont invités : en 1939, visite de Goebbels, visite du Maréchal Italo Balbo.

La guerre est déclarée. Le Roi Farouk a pris les devants, nomme Premier Ministre Aly Maher Pacha, réputé plutôt distant avec les Anglais.

L'Angleterre, en guerre, n'entraîne pas l'Egypte. Le Traité de Londres ne prévoit pas d'alliance militaire et astreint seulement le Caire à fournir facilités de stationnement, d'approvisionnement, de communications. Le Chef d'État-major, Aziz El Masri, ancien équipier d'Ataturk, ouvertement pro allemand, a été démis, sous pression anglaise.



Le Cheikh d'Al Azhar donne son avis : « Nous n'avons dans cette cause ni chameaux ni chameaux ».

L'Egypte se tient donc à l'écart. Mais Anglais et Français savent l'importance de sa position géographique, stratégique.

Comme en 14-18, ils calculent qu'un second front, autre qu'européen, pourrait être ouvert, soit pour défendre les pétroles du Moyen-Orient et le canal de Suez, soit pour attaquer l'Allemagne ou la Russie par les Balkans ou le Caucase. Un commandement moyen-oriental est donc créé ; terrestre, basé au Liban, sous commandement du Général Weygand ; maritime, fixé à Alexandrie, sous l'autorité de l'Amiral Cunningham. Une escadre française, la Force X, dix navires, du cuirassé au sous-marin, sous l'Amiral Godfroy, rejoint Alexandrie. Au printemps 1940, Weygand inspecte au Caire, en compagnie du Général anglais Wavel, le dispositif allié.



Une jeune française, Jeanne d'Arcy, ne sera pas invitée aux diners offerts au Général Weygand car, mariée au chevalier de Schoutheete, elle est ambassadrice de Belgique, pays neutre.



Jacqueline Lamson et Jeanne de Schoutheete

Mais amie de Jacqueline Lamson, l'épouse italienne de l'ambassadeur anglais, elle est, pour le reste, de toutes les fêtes. A la table de l'ambassadeur d'Italie, le Premier Ministre égyptien l'interpelle : « Alors Madame, pensez-vous que vous serez violée. Oui ou non ? » sous-entendu par les Allemands, peu respectueux de la neutralité belge.

C'est Sir Miles, témoin de la question, qui le 10 mai 1940, au petit matin, téléphone à Jeanne de Schoutheete et l'informe : « Madame, vous avez été violée et votre voisine, Hollandaise, également. Prévenez vos maris ».

Jeanne de Schoutheete croit à la France, son pays, une armée si formidable. Elle part visiter sa famille en Bourgogne, le 17 mai 1940. Vol Air France Beyrouth, Alexandrie, Tripoli, Tunis, Marseille. A Tunis, l'Ambassadrice est invitée à céder son siège à un général dont l'avion, venu de Beyrouth, s'est fracassé. Ce général est Weygand, rapatrié en France en toute détresse. Jeanne de Schoutheete comprend que les choses vont mal.

Si mal qu'elle rejoint vite l'Égypte fin mai 40. « Le lendemain, raconte-t-elle, au Sporting Club du Caire, je reverrai les mêmes officiers, jouer à la même heure la même partie de tennis, prendre un bain à la piscine. Ils seront soucieux, un moment vers 5 heures lorsque les dépêches Reuters annonceront les nouvelles de France, et ils les discuteront longtemps autour de leur verre de whisky ».



Sporting Club de Guezirah

Les nouvelles de France, l'Ambassadrice de Belgique les recevra à Boumania, petite station de montagne au-dessus de Beyrouth où elle prend le frais avec ses enfants. Autour d'elle des officiers, le capitaine de Kersauson, le commandant des Essarts, le Prince Aly Khan, et François Conty, diplomate, directeur politique du Haut-commissaire Gabriel Piaux.

Les nouvelles de France, ce sont l'entrée des Allemands à Paris, la demande d'armistice.



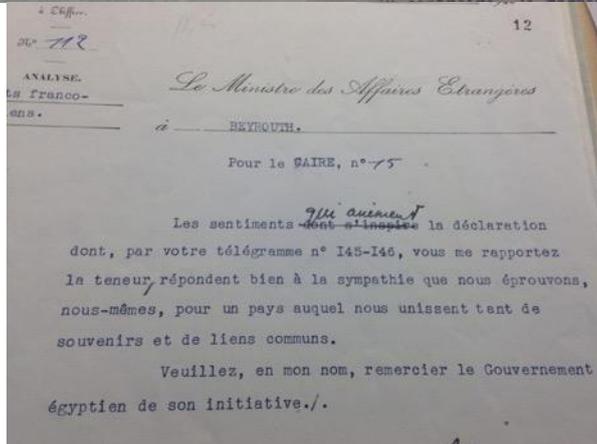
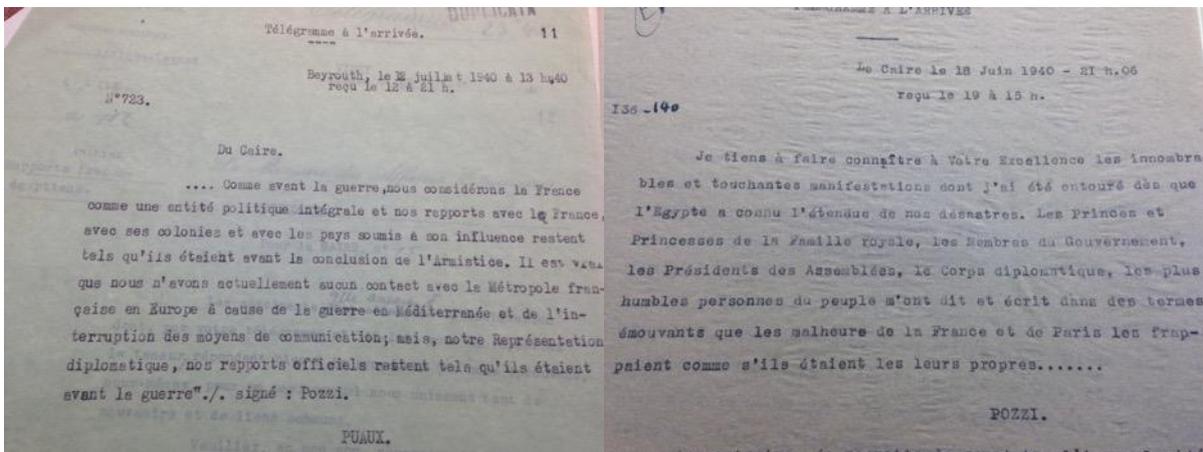
Les journaux égyptiens expriment leur tristesse, leur confiance dans le relèvement de la France. Après le discours du Maréchal Pétain. Le général Mittelhauser qui a succédé à Beyrouth à Weygand, laisse entendre que l'Empire et la flotte pourraient continuer le combat. F. Conty, le diplomate ami de Jeanne de Schoutheete, pense de même. Mais le lendemain, forcé par Vichy, le Général Mittelhauser se rétracte. La Syrie, le Liban ne sont plus en guerre. L'aide de camp du général Wavel, le lieutenant Peter Coates, confie à Jeanne de Schoutheete : « Il paraît qu'un certain général de Gaulle a fait un très beau discours ».



juin 1940

L'Ambassadrice de Belgique rentre au Caire. Elle est invitée à dîner à l'ambassade d'Angleterre. C'est là, le soir, qu'elle apprend de son hôte, Sir Miles, le bombardement de Mers El Kébir. A Beyrouth, au Caire, on saura sa présence, ce soir-là, chez les Anglais.

Comme la quasi-totalité des diplomates français, chef de poste, l'Ambassadeur de France, Jean Pozzi, est resté. L'Egypte officielle, par message du Ministre des Affaires étrangères, lui fait part de sa sympathie et de sa confiance. Mais nécessité fait loi, et la nécessité est anglaise.



L'Egypte n'est plus belligérante mais elle doit surveiller ses relations. Elle a rompu avec l'Allemagne et l'Italie. Aly Maher Pacha, que sa fièvre nationaliste éloignait des Anglais, a été remplacé, fin juin 1940, par Hassan Sabry.

Ce dernier rassure F. Pozzi. L'Ambassadeur d'Égypte en France, Fakhry Pacha, en poste depuis 1924, restera à Vichy. L'Ambassade de France pourra fonctionner, mais sans chiffre, et elle devra s'abstenir de toute information politique et militaire.



Jean Pozzi

Jean Pozzi s'en accommode. Il a 56 ans. Il a fait une belle guerre 14-18 auprès des Anglais. Il connaît l'Orient, a servi en Perse. Sa femme est grecque. Il a participé à la négociation de la convention sur les tribunaux mixtes. A sa jeune compatriote, épouse de l'Ambassadeur belge, Jean Pozzi explique : « Le mouvement du Général de Gaulle est destiné à finir en queue de poisson. Le Général est très estimable mais il a une tête folle et tout rentrera dans l'ordre ».

Jean Pozzi est en tout cas soulagé. Le sort de la force X, l'escadre française est réglé. Alexandrie ne sera pas un nouveau Mers El Kébir.

L'Amiral Godfroy a négocié un accord avec l'Amiral Cunningham. Ses bâtiments resteront en rade, neutralisés, cuves à mazout vides et canons inertes. En contrepartie, l'escadre sera ravitaillée, les soldes payées par les Anglais, les équipages libres de descendre à terre. Il faut savoir que, dans le civil, l'Amiral Godfroy est le beau-frère de l'Amiral Cunningham.

L'Ambassadeur de France et sa petite équipe, réduite car il y a déjà des défections (trois sur quatre des attachés de défense ont rallié de Gaulle), vont se replier sur eux-mêmes, entamer un an et demi de vie au ralenti, se concentrant sur le règlement des tristes contentieux (créances, dettes) franco-égyptiens.

La correspondance n'est plus politique. Factuelle, elle se borne à la revue de la presse égyptienne, revue d'ailleurs objective qui laisse apparaître le tour pro gaulliste pris par les journalistes. Mais M. Pozzi est honorablement traité.



Jean Pozzi (à gauche) et Nahas Pacha (à droite)

Comme il va aux enterrements, dépose des fleurs sur la tombe de Saad Zaghloul, s'enquiert de la santé de Nahas Pacha, il est photographié, cité. De même pour l'Amiral Godfroy, invité par le Président de la Chambre des députés à entendre au Caire, le 16 novembre 1940, la lecture du discours du Trône. Hassan Sabry n'achève pas. Il tombe foudroyé par une crise cardiaque. Hussein Sirry le remplace. Jean Pozzi est invité par les autres Ambassades, une vingtaine, hors celle d'Angleterre. Il sait que, par courtoisie, celles-là ne lui feront pas rencontrer des Gaullistes.

Car, depuis tôt juillet, l'Ambassade de France en Egypte n'est pas toute la France. De l'autre côté du Nil, à Garden City, 20 rue Ismail Pacha, se réunissent les Français Libres.



Le mouvement – c'est là son honneur, exceptionnel – a très tôt démarré.

Le jour même de l'armistice, Jean Pozzi a convié les personnalités de la communauté française. On imagine la scène, dans le grand salon mauresque de la Chancellerie ou le vestibule art déco de la Résidence.

Des militaires rejoignent directement les forces anglaises ou se rallient à de Gaulle. Kersauson, des Essarts, Bécourt-Foch, petit-fils du Maréchal. Un officier supérieur arrive au Caire : le Colonel de Larminat. Il était chef d'État-major du Général Mittelhauser, le successeur de Weygand. Il a exhorté, en vain, celui-ci à la Résistance : Mis aux arrêts, il s'est évadé, est passé en Palestine, de là au Caire. Des aviateurs ont décollé avec leurs appareils depuis Rayak en Syrie et se sont posés à Ismailia. Trois diplomates, MM. Filliol, Coulet, Gilbert, viennent de Finlande, par la Russie et la Turquie.

Le groupe de Français – à l'époque on dit « dissidents », n'est pas très nombreux. Jeanne de Schoutheete avec M. de Benoist les invite à un pique-nique au pied des Pyramides. Au passage, sur l'avenue de Guizeh, le groupe s'arrête devant l'Ambassade de France. Par un trou de la haie, les Français regardent – un à un – le jardin dont ils seront longtemps exclus.



Au cours de cet été 1940, Jeanne de Schoutheete devient une sorte d'agent de liaison entre les Français libres du Caire et Beyrouth. Sous sa couverture d' « Ambassadrice » de Belgique et munie de visas libéralement accordés par M. Pozzi, reçue chaque fois amicalement à Beyrouth par François Coty, l'adjoint de Gabriel Puaux, elle peut expédier vers la France depuis le Liban la correspondance des Français Libres du Caire. Tout ceci est clandestin mais personne n'est vraiment dupe.

En août 1940, le baron de Benoist reçoit des renforts. Plusieurs officiers de la Force X, d'Estienne d'Orves, Auboyneau, Barberot. Ils se battront, laisseront tous leur nom dans l'Histoire. Mais débarque surtout un bataillon, venu de Chypre où il avait été envoyé au printemps 1940 en renfort des Anglais. Et puis des soldats venus du Pacifique. La France combattante, mieux que la Dissidence, devient une réalité. Le 24 août 1940, elle reçoit son drapeau frappé de la croix de Lorraine, à Ismailia. Cérémonie, défilé. L'ambassadeur d'Angleterre salue. Aucun officiel égyptien, mis en garde par Pozzi, n'est là, mais la presse couvre l'événement.



Le baron de Benoist (en haut à gauche)

Ces officiers, ces hommes, désormais en corps constitué, autonome, partent aussitôt pour le front, celui de la frontière libyenne, franchie depuis mi-septembre 1940 par le Maréchal Graziani. L'Italien atteint Sollum, marche sur Sidi Barrani. A l'autre extrémité de l'Afrique, vogue vers Dakar le Général de Gaulle. Fin septembre 1940, échec de Dakar, reculade des Anglais en Egypte.



Un mois plus tard, la situation se renverse. En Afrique équatoriale, plusieurs colonies françaises ont rallié de Gaulle. Au Caire, à la même période, Jeanne de Schoutheete reçoit la visite d'un soi-disant Canadien français, M. Charretier. Introduit, celui-ci dévoile la fine astuce : Charretier égale quatre roues. Catroux. Il n'est rien d'autre que le prestigieux Général d'armée Catroux. Ancien gouverneur de l'Indochine, rallié à de Gaulle. Venant de Londres, il part voir de Gaulle à Brazzaville mais il sait les relations de l'Ambassadrice de Belgique avec les Français de Beyrouth. Il s'enquiert de leur sentiment, à l'égard des Allemands, de Pétain, de de Gaulle. Jeanne

répond : « François Coty a hésité au moment de l'armistice. Mais il sera maintenant un franc exécutant des ordres du Maréchal Pétain ».

Le Général Catroux revient au Caire, sous son vrai nom, en novembre 1940. Les Français, Libres ou non, sont flattés : un Général d'armée. A Alexandrie, où par mégarde il est conduit dans le foyer des marins de la Force X, ceux-ci lui présentent les honneurs. La presse égyptienne l'interviewe. Le Général explique la Résistance, mais en vieil habitué du Liban, il parle aussi de ce pays : « Oui, dans un passé récent, la France a fait des erreurs. Il faudra accompagner la Syrie et le Liban sur la voie de l'indépendance ».

Les journalistes égyptiens, de toutes langues, ont pris fait et cause pour la France Libre mais ils gardent respect pour Pétain.



Paul Baudouin (4^{ème} en partant de la gauche)



Après Montoire, ils s'appliquent à rassurer : « Le Maréchal avait revêtu son uniforme de Verdun, titre le journal d'Egypte. Il n'a rien cédé ». La presse veut croire à un partage des rôles entre Londres et Vichy.

UNE RECEPTION DU COMITE NATIONAL FRANCAIS

"LA FRANCE DEMEURE EN GUERRE ET SON SORT NE SERA FIXE QUE PAR LA GUERRE..."
déclare le général Catroux

Paris, 12 mai. — Le général Catroux, chef de l'Etat-Major de l'Armée française, a déclaré hier à la réception du Comité national français, réuni à la Sorbonne, que la France demeure en guerre et que son sort ne sera fixé que par la guerre. Il a ajouté que le sort de la France sera fixé par la guerre et que le sort de la France sera fixé par la guerre.

Le général Catroux a déclaré que la France demeure en guerre et que son sort ne sera fixé que par la guerre. Il a ajouté que le sort de la France sera fixé par la guerre et que le sort de la France sera fixé par la guerre.



The Sydney Morning Herald
 1940

The Gazette

Six Pages P.T. 1

British Officers' Uniforms

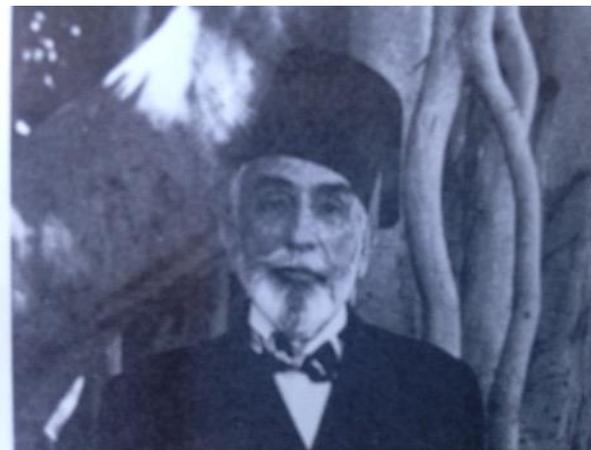
French Units Participate in Western Desert Operations
 Take Prominent Part in Impeding Enemy's Progress

London, May 12. — The French units which have taken part in the operations in the Western Desert have been commended for their gallantry and skill. The French units have taken part in the operations in the Western Desert and have been commended for their gallantry and skill.



Le 11 novembre, au cimetière latin, un piquet de la France Libre est en place, lorsque l'Ambassadeur Pozzi se présente. Honneurs, saluts réciproques. Le Journal d'Égypte publie un éditorial : « L'Empire britannique se défend. La France est prête à relever son honneur ». M. de Benoist lui-même, dès le mois d'août, recommande au Général de Gaulle de ne pas s'en prendre au Maréchal. Il fait part, en décembre, à M. Pozzi de ses regrets d'une caricature blessante pour le Maréchal, publiée par l'Egyptian Gazette. Le Général Catroux, avec l'aval du Chef de la France Libre, exhorte le Général Weygand à rejoindre la France Libre. Réponse de Weygand : « Deux tiers de la France sont occupés par l'ennemi. Le troisième tiers l'est par la Marine, ce qui est encore pire. Darlan m'espionne. Je ne puis rien faire ».

Le Général et Madame Catroux, en automne hiver 1940 se meuvent aisément dans la société du Caire et d'Alexandrie. La Générale s'active à l'hôpital français où l'on soigne les blessés de la campagne contre les Italiens. Un officier surprend : le Commandant Koening, coiffé au Caire d'un passe montagne, couvert d'une peau de mouton et chaussé de bottes fourrées, rescapées de l'expédition norvégienne. Le Général et la Générale logent à Zamaleh, dans un appartement offert par Guillaume Georges Picot. Ils reçoivent et ils sont reçus mais n'ont pas accès à la Cour. Jeanne de Schouteete s'entremet, saisit le Prince Mohamed Ali, à la fois oncle et héritier du Roi, vieux boulevardier du « Gay Paree » d'avant 1914, qui s'arrange pour que le Général et Madame Catroux fussent reçus en janvier 1941 par Farouk et la reine Farida.



Le Prince Mohamed Ali

A la même date, à Vichy, Fakry Pacha, vedette des ambassadeurs, met en scène la photo de groupe de la présentation des vœux du corps diplomatique au Maréchal Pétain. C'est le temps des connivences ou des malentendus.

Sur le front, la situation est plus dure, mais plus nette. De septembre à octobre, succès italien jusqu'à Sidi Barrani. Début novembre, la contre-offensive des Généraux anglais, Wavel, Wilson, O. Connor, est victorieuse. Tobrouk, Benghazi en Cyrénaïque seront bientôt pris. Les Français Libres jouent leur rôle et le jouent bien.

Les défaites italiennes s'expliquent aussi par la décision de Mussolini, grisé par ses premiers succès, de retirer des troupes de Libye, pour les renvoyer à l'assaut de l'Albanie et de la Grèce.

Début 1941, Hitler constate les dégâts. L'armée italienne est tenue en échec en Europe méridionale. En Éthiopie le Major anglais Wingate, une sorte de Lawrence d'Arabie pro-sioniste, mène la vie dure au Duc d'Aoste. Le Général Legentilhomme, qui n'a pas réussi à rallier Djibouti à la France Libre, prête main forte à Wingate. Vient le troisième temps : celui d'une contre-offensive jusqu'aux portes de l'Égypte mais menée cette fois par les Allemands.

Le 11 février 1941, Rommel est à Tripoli.



Rommel (à gauche)

Et derechef, l'Afrika Corps reprend le terrain perdu d'autant qu'à son tour, pour aider les Grecs. Wavel, sur ordre de Churchill, retire des troupes de Libye pour les envoyer au nord de la Méditerranée. Percée de Rommel qui roule vers l'Égypte. De Gaulle, qui s'ennuie à Londres au milieu de tous les problèmes d'organisation de la France Libre, va où l'on se bat.

« Vers l'Orient compliqué je m'envolais avec des idées simples ». On connaît la formule.

De Gaulle quitte Londres après avoir vu Churchill la veille, le 14 mars 1941. En réalité, il ne fait pas route vers l'Orient mais vers le Sud, contourne le Sénégal pour rejoindre l'Afrique équatoriale puis la zone de guerre : Erythrée, Soudan où se bat Montclar. Il assigne à Leclercq de se porter sur le Fezzan. Le 7 avril, la Légion entre dans le port de Messaoua sur la Mer rouge.

De Gaulle atterrit au Caire le 1er avril 1941 mais laisse poliment descendre d'avion la première Miss Britten-Jones, maîtresse officielle, recommandée par Churchill, du Roi de Grèce. Ces dernières semaines, le Caire, sous l'oeil blasé des Égyptiens, est en effet devenu un refuge pour les souverains balkanique, grec, yougoslave, albanais, en fuite.

Au Caire, de Gaulle diffuse un bref communiqué : « Je suis un Français Libre. Je crois en Dieu et dans l'avenir de ma patrie. Je ne suis l'homme de personne ».

« Au Caire, écrira le Général de Gaulle dans ses mémoires, battait le coeur de la guerre ».

« De Gaulle, commentera l'un de ses grands biographes, Eric Roussel, est convaincu de ce que la partie qui se joue au Proche-Orient est capitale quant à l'issue du conflit mondial et qu'il est donc essentiel d'y prendre part ». Des idées simples, en effet. « Le problème, poursuit Eric Roussel, est que ces conceptions procèdent d'une analyse à bien des égards fausse... Le théâtre d'opération du Proche-Orient est loin d'être un objectif majeur aux yeux des Britanniques et il perdra encore de son importance quand Hitler envahira l'U.R.S.S. ».

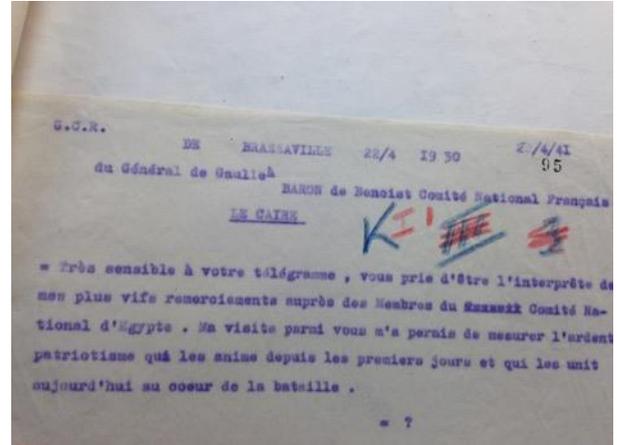
Un théâtre « qui n'est pas majeur aux yeux des Britanniques » ? Pas si sûr. A lire Churchill, il semble bien qu'il se soit agi, pour le destin de l'Empire britannique, d'un enjeu tout à fait vital : canal de Suez, route des Indes, des dominions, route des soldats de l'Empire, route du pétrole, nerf de la guerre mécanisée. La guerre allemande à la Russie accroîtra, en fait, l'importance de la zone. Il faut empêcher Hitler de prendre à revers Staline par l'Irak, la Caucase, la Perse.

Quant à de Gaulle, il martèle ses convictions. Le 2 avril, « En venant du Caire, je suis arrivé au centre de la guerre d'Orient, où se livrera, j'en suis persuadé, le choc décisif de cette grande crise internationale ». Le 6 avril, à Alexandrie : « Les événements montrent que la Méditerranée sera le théâtre essentiel de la guerre et que l'Égypte sera le centre des événements ».

Au Caire, à Alexandrie, à Ismailia : en avril 1941, de Gaulle est fêté. Il pose pour les photographes, flanqué du baron de Benoist, l'homme aux lunettes rondes, du Professeur Jouguet, du Baron de Vaux, du Père Carrière, le dominicain, et pour l'équilibre, du Père Magrot le jésuite au tigre, recteur de la Sainte famille. L'Ambassadeur d'Angleterre arrange en son honneur des *Garden Parties* où il peut rencontrer des officiels égyptiens, Mohamed Ali bien sûr mais surtout Hussein Sirry, le nouveau Premier Ministre qui garde bon souvenir de la France. Ingénieur, il sortit major en 1916 de l'Ecole Centrale.



Le lieutenant de Courcel (arrière gauche), le baron de Benoist (avant-plan gauche), le père Carrière et le général Catroux (avant-plan droite)



Ismailia, avril 1941

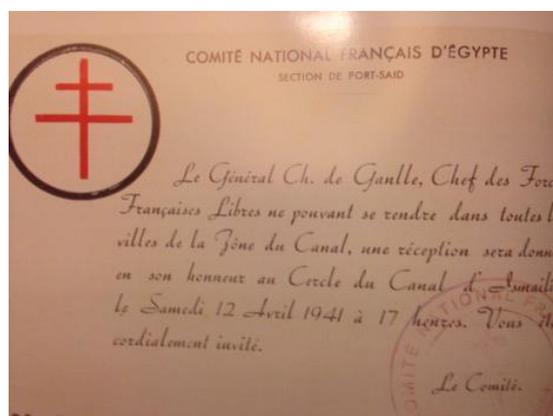




Le Père Magrot, recteur de la Sainte famille



Sir Miles (à gauche)



Le Général ne loge ni chez de Benoist ni chez les Catroux. On le comprend. La Générale est forte femme. Elle a confié que de Gaulle est bien jeune, inexpérimenté et qu'il faut lui donner des conseils dont elle a dressé la liste. En fait, juge Margot Catroux, la sagesse voudrait que le jeune de Gaulle cédât sa place à Catroux... mais ce dernier ne veut pas.

Le Général loge dans le vieux palace de l'Ezbekieh, le Shepeards, qui brulera en 1952 : une chambre, un lit, un bureau, deux chaises, un fauteuil. Le lieutenant de Courcel l'assiste. On vient le voir. Parmi les visiteurs, Jeanne de Schouteete qui voudrait évoquer le cas de son frère, prisonnier en Allemagne. Le Général est la courtoisie même : plus d'une heure d'entretien. Il revoit l'Ambassadrice belge dans le jardin du Lawson. Il sait ses voyages à Beyrouth. Il aimerait tellement s'assurer que les Français Libres y seraient accueillis en libérateurs, car il est déterminé à rallier à lui le Levant.



Jeanne de Schouteete

Jeanne de Schouteete part pour Beyrouth le 2 mai 1941, chargé de messages et de commissions, une commande en particulier de six douzaines de boutons frappés « Légion étrangère » pour Koenig. Après quelques diners dans ce milieu tourneboulé où tout le monde se soupçonne, elle repart pour Jérusalem où elle rend compte au Général Catroux, venu en éclaireur. Et celui-ci, à son tour, transmet directement à Churchill « Il m'est assuré qu'en cas de conflit entre nos forces et celles du Levant, celles-ci obéiront à l'ordre d'ouvrir le feu pour nous arrêter ».

L'affrontement s'avance pourtant, inexorable. En avril 1941, des Irakiens hostiles à l'Angleterre ont renversé le Roi d'Irak, fait appel à Berlin. Les Allemands ont obtenu de Vichy droit d'escale et d'approvisionnement pour leurs avions, bientôt pour des troupes. Des Egyptiens voient d'un bon œil ces événements. L'ancien Chef d'Etat-Major, le maréchal Aziz El Masri, est de ceux-là. Il complot de partir pour l'Irak. Un jeune officier l'aide : Anouar El Sadate. Aziz El Masri s'envole pour Bagdad : le pilote se trompe de bouton et coupe l'arrivée d'essence. L'avion s'écrase. Le Maréchal, sain et sauf, s'enfuit. Sadate, n'est pas inquiété.

Churchill veut une intervention, en Irak, en Syrie, au Liban. Le Général Claude Auchilek, à partir des Indes réduit la rébellion irakienne. Mais Churchill insiste : il faut neutraliser le Levant. Le Général Wavel, responsable depuis le Caire, de tous les fronts, Libye, Balkans, Proche-Orient, n'est pas du tout d'accord. Churchill le démettra fin juin et le remplacera par Auchilek. Mais de Gaulle lui aussi veut se porter sur Damas et Beyrouth : pour interdire l'arrivée des Allemands mais pour empêcher aussi l'installation massive des Anglais, car le Général redoute par dessus tout leur ambition, héritée de Lawrence, de faire du Moyen-Orient un monde à part, amarré à l'Angleterre, lavé de toute empreinte française.

Le 8 juin 1941, à l'instance de de Gaulle, une armée composite, côté mer les Australiens et Anglais, au milieu les Français, à l'Est les Hindous, attaque. 35 000 hommes du côté des Alliés, autant du côté des forces de Vichy.



Les Français Libres tentent de rallier leurs compatriotes de Vichy : drapeaux tricolores, drapeaux blancs. Mais le nouveau Haut-commissaire, depuis décembre 1940, le Général Dentz, résiste, et résiste âprement. Les combats qui se poursuivent près de deux mois feront près de 8 000 pertes du côté des Alliés dont près de 800 Français libres, la moitié du côté de l'armée du Levant. De Gaulle passe par Jérusalem, suit l'entrée des troupes et est à Damas le 23 juin. Il assure les notables syriens que la France leur accorde pleine indépendance mais qu'elle gardera ses responsabilités de mandataire de la S.D.N. jusqu'à la fin de la guerre mondiale. Les Anglais veulent s'associer à la promesse d'indépendance. De Gaulle refuse. Le Levant est du seul ressort de la France. François Coty, d'ordre de Dentz, a adressé une demande de cessez-le-feu aux Anglais. De Gaulle refuse de discuter du texte négocié directement par le Général anglais Wilson et l'adjoint militaire de Dentz, le Général de Verdillac.



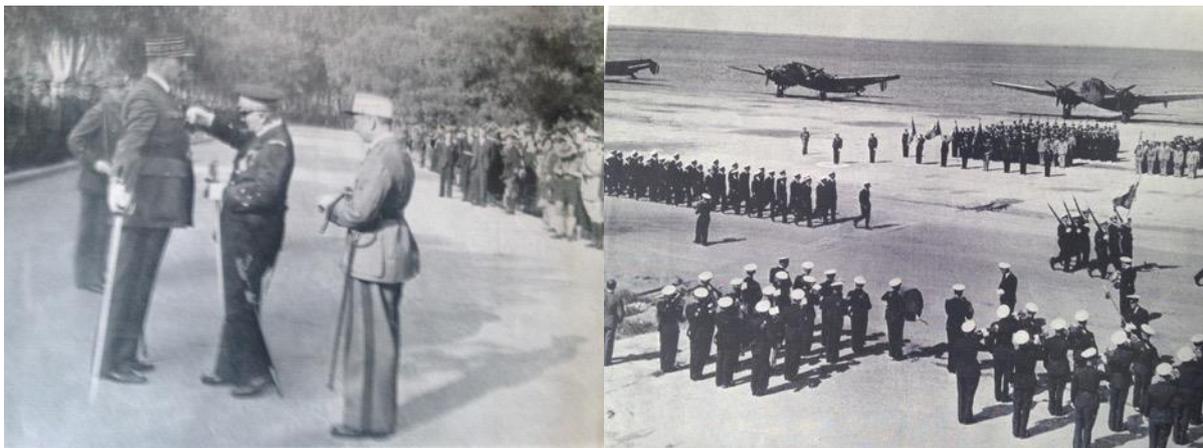
Verdillac (gauche) et Catroux

Le cessez-le-feu est signé à Saint-Jean-d'Acre (lieu doublement mal choisi pour des Français – Saint-Louis, Bonaparte) le 14 juillet 1941. Dès le texte connu, de Gaulle qui était reparti à Brazzaville « sur un nuage » dit-il, fond sur le Caire, le 21 juillet, et nommément sur le Capitaine Lyttleton, nommé par Churchill Ministre d'État pour le Moyen-Orient. Cet accord, tempête de Gaulle, organise purement et simplement le transfert du Levant aux Britanniques. Il ne fait pas mention de la France Libre. Il n'ouvre pas aux officiers de Celle-ci la possibilité de s'adresser aux hommes de Vichy et de les inviter à se rallier. De Gaulle menace Lyttleton de retirer ses troupes du commandement britannique. L'entrevue est orageuse et les deux hommes en sortent de l'aveu du Général, « un peu remués ». Le lendemain, ils conviennent d'un accord interprétatif spécifiant que le Royaume-Uni n'aura pas à interférer au Levant dans les domaines politique et administratif.

De Gaulle, mal rassuré, part pour Damas et Beyrouth, sillonne le pays qui lui réserve, dit-il, un accueil enthousiaste



Ce n'est pas l'avis des Anglais qui inondent le Levant de leurs troupes. L'accord interprétatif n'est pas très bien interprété par le Général Wilson qui ne facilite pas les demandes des Gaullistes auprès de l'armée de Dentz. Au total, seuls 127 officiers et 6 000 soldats se rallieront à la France Libre. Les partisans du Maréchal partent, l'été 1941, avec les honneurs rendus par des Néozélandais et débarquent à Marseille où le Général Dentz est acclamé et décoré.



Le général Dentz (1^{ère} photo gauche), Marseille, octobre 1941

Ailleurs, dans les zones d'actualité aujourd'hui, d'Alep à Der El Zhor, en passant par Palmyre, des troubles éclatent où de Gaulle voit la main de Glubb Pacha, cet officier britannique à la solde des Jordaniens et pis encore de cette créature churchilienne qui fut l'ami de de Gaulle mais qui ne l'est plus : le Général Spears, installé Ambassadeur anglais au Levant.



Spears (1^{ère} photo droite et 2^{ème} photo gauche) et Catroux (2^{ème} photo droite)

Le Général Catroux, dépêché à son tour à Beyrouth, s'émeut de cette tension. A Londres aussi, les Français Libres s'inquiètent. De Gaulle admoneste : « Notre grandeur et notre force consistent uniquement dans l'intransigeance pour ce qui concerne les droits de la France. Nous avons besoin de cette intransigeance jusqu'au Rhin inclusivement ».

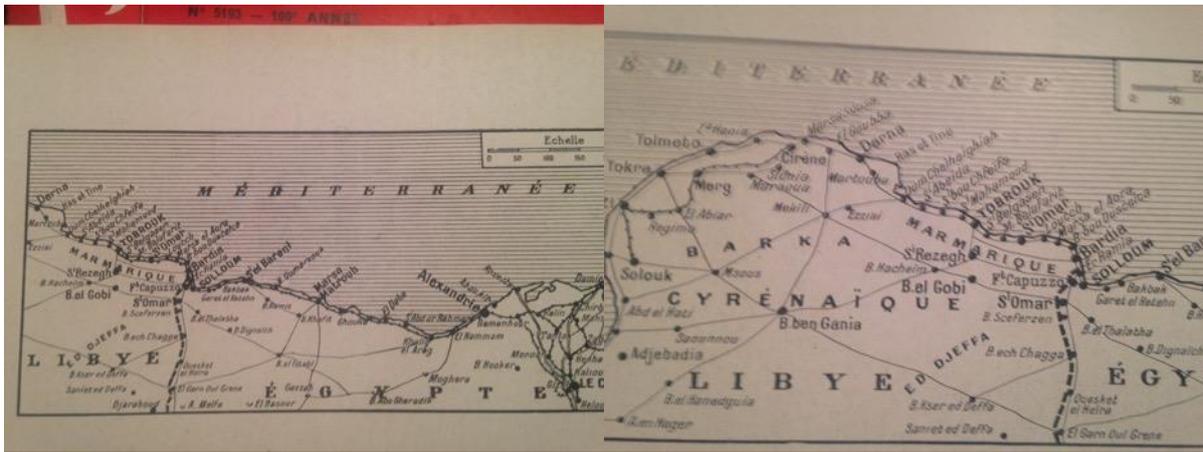
Ainsi débute une durable querelle franco-britannique.

Mais Churchill, en cet été 1941, a la tête ailleurs. Entraîner Roosevelt dans la guerre. Il s'y essaie, au mois d'août, à bord du Prince of Wales, orgueil de la Marine britannique, en baie de Terre Neuve. Les deux hommes chantent à tue-tête des hymnes religieux et signent une belle Charte de l'Atlantique qui affirme le droit de tous les peuples à choisir la forme de gouvernement sous laquelle ils veulent vivre (qu'en pensent les Syriens, les Libanais, mais aussi les Egyptiens et les Russes ?). Mais Roosevelt, tout en promettant d'agir pour mettre fin à la tyrannie, n'est toujours pas entré en guerre.

Revenu à Londres, Churchill explose quand il prend connaissance d'une interview accordée par de Gaulle à la fin du mois d'août 1941, à un journaliste américain. Le Général met en doute l'engagement britannique auprès de la Résistance, soupçonne Churchill de faiblesse à l'égard de Vichy. Quand le Général revient à Londres, après six mois d'absence, Churchill le fait attendre deux semaines avant de le recevoir. Nouvelle tempête. Les aides de camp interprètes sont tour à tour mis dehors, effarés. C'est là que Churchill aurait menacé : « Si vous continuez à m'obstacler, je vous liquidaterai ». Après quoi, le Premier Ministre réaffirme que l'Empire britannique respectera la position dominante de la France au Levant. C'est le raccommodage.



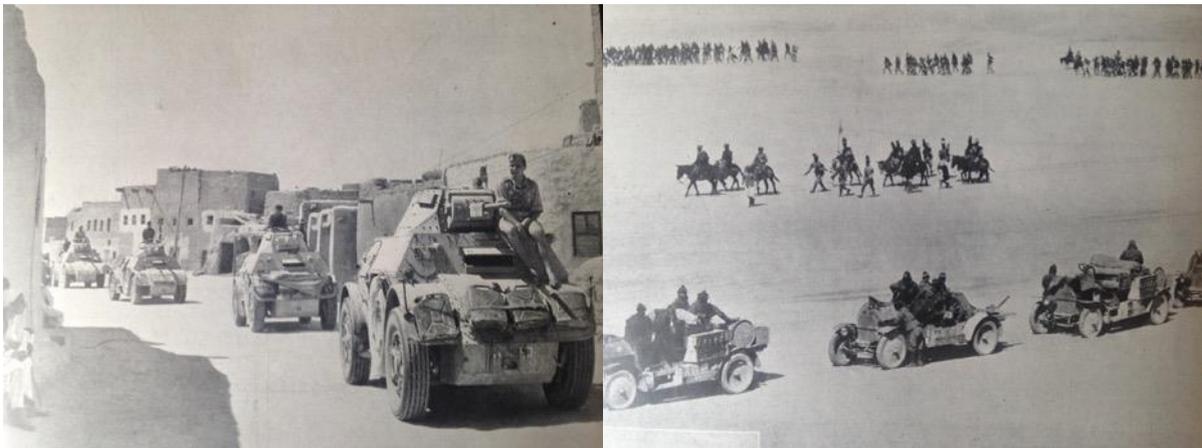
Raccommodage plus théorique que pratique. La clef, insiste Churchill, est toujours la Méditerranée, et les Britanniques préparent une nouvelle contre-offensive en Libye.



De Gaulle croit bien faire en proposant deux divisions légères françaises, constituées à partir des troupes d'Égypte et du Levant. Refus à peine poli des Généraux anglais. De Gaulle offre alors ces troupes aux Russes, fait prendre l'attache de Molotov. Churchill comprend et se tâte d'écrire à de Gaulle que le Général Auchilek, nouveau chef du théâtre méditerranéen, est « anxieux d'engager des forces françaises ».

Fin novembre 1941, une jeune correspondante de guerre française, qui travaille pour la presse américaine, Eve Curie, fille de Pierre et Marie, parvient à partir du Caire sur le front libyen. Elle voit une belle pagaille, des troupes de toutes nationalités, se croisant dans la poussière et la fureur, sans qu'on sache trop s'il s'agit d'Australiens, d'Italiens, d'Allemands ou de Français. Dans le ciel, passe quand même une escadrille à croix de Lorraine, le groupe « Alsace » de Corniglion-Molinier.

Siwa 1941





Eve Curie, fêtée au Caire, en particulier par Randolph Churchill qui, lui-même est une sorte de soldat établi à son propre compte, ne rend pas visite à l'Ambassade de France. Depuis l'offensive anglo-française au Levant, les consulats français de Vichy sont fermés. Une vingtaine de Français anti-gaullistes ont été incarcérés en juin et juillet 1941, vite libérés à la demande de Pozzi mais expulsés. Parvenus en France à l'Automne, ils font, il faut bien le dire, de la délation contre les Français Libres du Caire. Pleuvent de Vichy les déchéances de nationalité à l'encontre, pour débiter, du Baron de Benoist.

Le Général, au Caire, était passé devant les murs de l'Ambassade. Il croit avoir aperçu des ombres depuis les fenêtres suivant ses pas. A Alexandrie, allant saluer l'escadre britannique en ordre de bataille, il a, le cœur serré, longé les beaux bâtiments, inutiles, de la Force X.

La « Dissidence », en revanche, s'est solidement organisée. La Présidence du Comité revient au Professeur Jouguet, le Baron de Benoist devenant Délégué du Général de Gaulle. C'est lui qui transmet les consignes, le Comité se chargeant de recruter, d'informer. L'accueil dans la presse est tout à fait favorable. Gabriel Dardaoud, du Progrès Egyptien, Jean Lugol de la Bourse Egyptienne, Edouard Gallad du Journal d'Egypte, tous les journalistes sont gaullistes. La pression anglaise est, il est vrai, efficace. Lawrence Durell n'est pas qu'un écrivain, réfugié de Crète au Caire, passé à Alexandrie, il est aussi un employé de la Censure.

La plupart des notables, des professeurs, des responsables de congrégations se disent gaulliste, quoique le chanoine Driotton, Directeur des Antiquités, « garde une discrétion toute ecclésiastique », et que les Frères des Ecoles chrétiennes, surtout présents à Alexandrie, s'intéressent plutôt aux marins de la Force X.

Mais l'Egypte, le peuple égyptien ? On parle peu de lui. Il subit cette guerre, qui fait mal. Les villes sont bombardées. Raids sur Alexandrie, Ismailia, le Caire, à partir de la Libye ou de la Crète, occupée par l'Allemagne. Si les familles britanniques peuvent partir pour le Soudan ou plus loin l'Afrique du Sud, les réfugiés égyptiens s'entassent sur les toits du vieux Caire. Les commerçants s'enrichissent car la consommation des soldats qui déferlent est forte. Les cultivateurs de coton aussi car le gouvernement achète la production. Mais l'inflation a

triplé. Le fellah s'appauvrit. Les soldats ont des mœurs que la morale des Musulmans réprouve. Cette guerre est ressentie comme une guerre étrangère, menée par des étrangers sur le sol égyptien, dure aux Egyptiens.

L'armée égyptienne, on le sait, ne bouge pas. Au printemps 1941, alors que Rommel s'apprêtait à foncer, le Docteur Hassan Sadek Bry, Ministre de la Défense, observait, pince-sans-rire : « Il va sans dire que les officiers égyptiens suivent de près le mouvement des troupes britanniques. Dans l'étude attentive des opérations en cours, les officiers acquièrent une grande expérience de l'art militaire ».

Le gouvernement Hussein Sirry va son train, louvoyant, mais il subit chaque mois davantage la pression des Anglais pour qu'il prenne parti, qu'il dissipe notamment l'ambiguïté qu'est le maintien au Caire de plusieurs ambassades neutres ou proches des Allemands.

Début 1942, l'Angleterre, via son très énergique ambassadeur, Sir Miles Lawson, exige du Premier Ministre que celui-ci rompe avec la Finlande, la Norvège, la Bulgarie, la France.

Hussein Sirry, sans enthousiasme, cède, sans même avertir le Roi. Embarassée, la diplomatie égyptienne imagine pour la France une formule inédite : non pas la rupture mais la 'suspension' des relations diplomatiques (excluant donc séquestre et incarcération des biens et personnes).

Jean Pozzi ne s'y trompe pas. Il proteste, rappelle son passé auprès des troupes anglaises, son amitié pour l'Egypte : la veille encore, il avait reçu du Roi une invitation à chasser le canard.



Farouk (à l'avant-plan)

Farouk a appris la décision après coup. Furieux il congédie Hussein Sirry. Les Anglais craignent subitement le pire : qu'il rappelle Aly Maher. Sir Miles agit. Il somme le Roi de nommer Nahas Pacha, toujours réputé pro-anglais. L'ultimatum est de six heures. Farouk ne bronche pas. Escorté d'engins blindés, Sir Miles intime au Roi de signer son acte d'abdication. La lettre est baclée sur un papier à en-tête de l'Ambassade britannique. C'est trop de mépris pour le jeune Roi, 22 ans. Il n'abdiquera pas. En revanche, il consent à appeler Nahas Pacha.

Celui-ci accepte, mais choqué de l'excès de désinvolture anglaise, il prend ses distances et ne parle plus qu'en français.

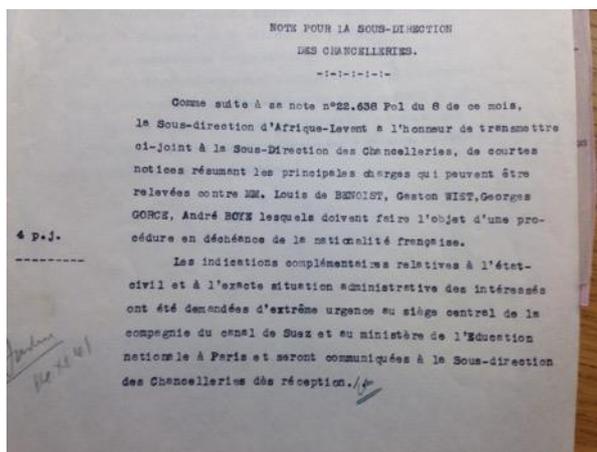
Victoire anglaise mais qui fait mal. L'armée, Al Azhar, beaucoup d'Egyptiens, ressentent l'humiliation infligée à leur souverain, à leur pays.

Pour la France de Vichy, c'est la fin. Les intérêts français sont confiés à la Suisse. M. Pozzi partira avec quelque retard, en mars 1942. Il a laissé derrière lui, à la résidence, une vieille dame impotente qui parle grec : sa belle-mère.

A Vichy, Fakry Pacha se désolé : que deviendront ses nationaux encore en France, de Jean Bakoum, à Reda Caïre qui entendaient poursuivre leurs études ou leur carrière musicale ?

L'ancien Khédive, Abbas Hilmi, déposé en 1914, reste pour sa part sur son yacht amarré à Monaco.

De retour en France, Jean Pozzi sera interrogé par Vichy. Il fera rapport sur la « Dissidence ». Trois catégories, distingue-t-il : Une minorité de vrais patriotes qui n'ont jamais accepté la défaite de leur pays et veulent continuer le combat. Une majorité de Français qui souhaitent conserver à la France sa place en Egypte et qui, sans rechercher d'avantages personnels, voient dans leur activité auprès des Alliés le meilleur moyen de préserver dans le futur le rang de leur pays. Enfin un groupe de « fanatiques, de folliculaires » dont Pozzi dit qu'ils sont influencés par leur religion. L'Ambassadeur joint une liste de noms – une centaine –, personnalités des mondes du commerce, de l'industrie, de la finance, de la presse, de la culture, de l'enseignement. Il cède enfin malheureusement à l'air du temps et préconise pour les fonctionnaires en activité des sanctions à distance.



La Délégation de la France Libre est enfin seule à représenter son pays. Mais elle ne triomphe pas et ne réclame pas de s'installer à l'Ambassade, prise en compte par la Suisse. René Cassin, présent au Caïre en janvier 1942, ne demande pas une élévation du statut de la Délégation. En 1942, ce statut sera toujours celui, modeste, de « représentante des intérêts des Français Libres ».

Ceux-ci – il faut leur rendre ce mérite – n'ont qu'un objectif : la guerre, et gagner celle-ci aux cotés des Alliés.

Or la guerre, début 1942, n'a pas pris bonne tournure. Les Etats-Unis ont enfin ouvert les hostilités et Churchill s'est rué à Washington pour s'en réjouir et signer avec une vingtaine de pays une déclaration des Nations Unies – la France Libre n'est pas invitée.



Mais les mauvaises nouvelles se succèdent. Le « Prince of Wales » est coulé. La garnison de Singapour, 80 000 hommes, se rend sans grand combat. Troisième phase du mouvement de balancier que mènent les armées en Libye, Rommel a repris l'offensive. Tobrouk (33 000 hommes) est encerclée. Rommel enlève les forts qui s'échelonnent de la Méditerranée à la dépression d'El Kantara. L'ultime poste qui fait obstacle au Sud est celui de Bir Hakeim défendu par 3 000 Français aux ordres de Koening. Les Anglais demandent à celui-ci de tenir cinq jours, le temps pour eux de décrocher en sûreté ; Koening tient onze jours, face à des forces très supérieures.

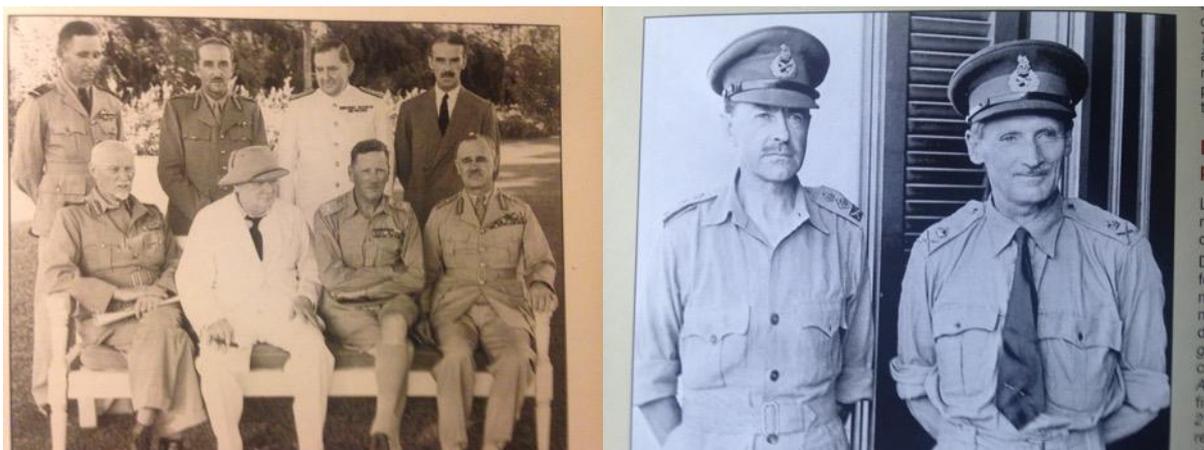
Bir Hakeim, 11 juin 1942, n'est pas une victoire. Mais c'est un fait d'armes salué comme tel par tous, sauf Churchill qui n'en dit mot dans ses mémoires. Mais les mauvaises nouvelles continuent de pleuvoir. A Churchill, en pleine conversation avec Roosevelt, à Hyde Park, on glisse un bout de papier, le 23 juin : Tobrouk est tombée. Reddition piteuse.



Les jours suivants, l'Afrika Corps et les Italiens sont dans les sables d'El Alamein, à cent kilomètres d'Alexandrie. Un motocycliste allemand vient jeter d'ailleurs un coup d'oeil sur la ville où pas mal de commerçants commencent à encadrer des portraits d'Hitler.

Beaucoup d'Egyptiens n'ont vraiment pas accepté le coup de force de Sir Miles. Le Général Neguib adresse au Roi sa démission, refusée. Nasser, stationné à El Alamein, lit, écrit, et prépare des examens. Son ancien ami de Mankabad, Sadate, est, lui, toujours remuant. Il est entré en rapport avec deux espions allemands qui sont parvenus au Caire à installer un poste-émetteur de radio dans un de ces bateaux tripots amarrés sur le Nil. L'émetteur fonctionne mal. Sadate, officiers des transmissions, s'emploie à le réparer. Les Allemands, pris par le rythme cairote, mènent bonne vie avec l'argent remis par Berlin. Les billets sont faux. Les espions sont démasqués, arrêtés, ainsi que Sadate, jeté en prison en juillet 1942. Il s'évadera en novembre 1944.

Quand les choses vont mal, Churchill, comme de Gaulle, va sur place. Il enfile à cette fin une espèce de salopette et prend l'avion. Après quoi, au Caire, l'été 1942, il remanie entièrement le commandement. Il recrute Alexander, Montgomery, et nomme un Australien, Casey, à la place du Capitaine Lyttleton.



Smuts (1^{ère} photo avant gauche), Casey (1^{ère} photo arrière droite), Alexander (2^{ème} photo gauche), Montgomery (2^{ème} photo droite)

A quelques jours près, le 7 août 1942, de Gaulle le suit en Egypte. Il part féliciter les combattants, réaffirmer aussi en Egypte comme au Levant le rôle de la France Libre. A peine arrivé, il déjeune avec Churchill. « Je comprends vos appréhensions, lui dit-il. Mais vous les surmonterez du moment que votre conscience n'a rien à se reprocher ». « Sachez, grogne Churchill, que ma conscience est une bonne fille avec qui je m'arrange toujours ».

En l'occurrence, la conscience de Churchill lui recommande de poursuivre la guerre mais aussi le but britannique qui est de créer enfin au Moyen-Orient un bloc solide, homogène, pro-anglais, dégagé d'autres influences. M. Casey, le nouveau Ministre d'Etat, le rappellera sans fard à de Gaulle, en le pressant d'organiser au Liban et en Syrie des élections. D'accord pour l'indépendance, répond de Gaulle. Mais pour les élections, pas avant que les Allemands ne soient chassés d'Egypte. De Gaulle voit aussi le Maréchal Smurts, d'Afrique du Sud. Il ignore que celui-ci a tenu à Jeanne de Schouteete, oublieux de sa nationalité, les propos les plus méprisants, les plus racistes sur les Français, « ces misérables latins ». A propos de Mme de Schouteete, elle a quitté l'Egypte pour Londres, avec ses fils. L'un d'entre eux, Philippe, sera, dans les années 90, le plus élégant des ambassadeurs en poste auprès des Communautés Européennes.

De Gaulle au Caire, à Ismailia, en Palestine, se ressource. Il décore les héros de Bir Hakeim, Koenig, Amilakviri, le Prince géorgien. Puis il gagne le Levant et ne voit de nouveau – les photos en témoignent – que liesse et amitié. Partout, il répète qu'il a déjà proclamé l'indépendance mais que mandataire de la S.D.N., il le restera, jusqu'à la fin de la guerre, avec ses droits et ses obligations.



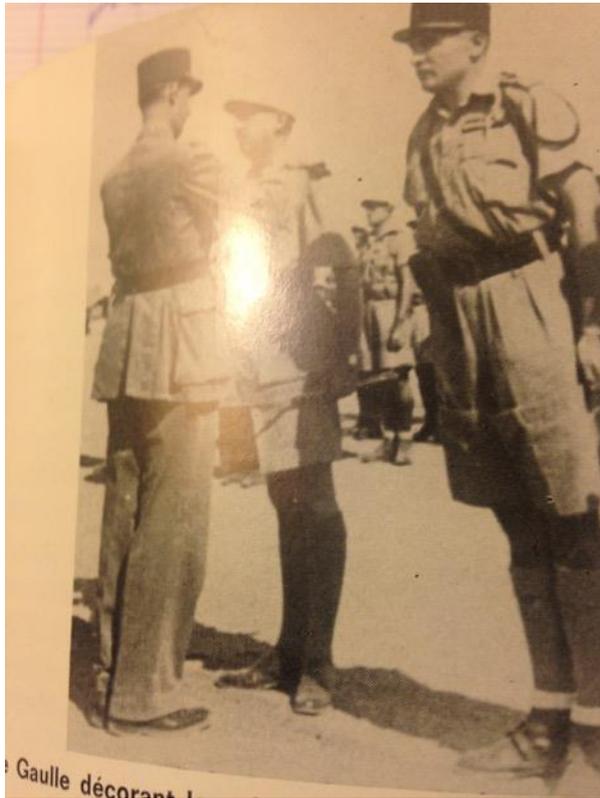


Catroux (1^{er} gauche) et Riad El Solh (2^{ème} gauche)



Spears





Koenig et Amilakviri

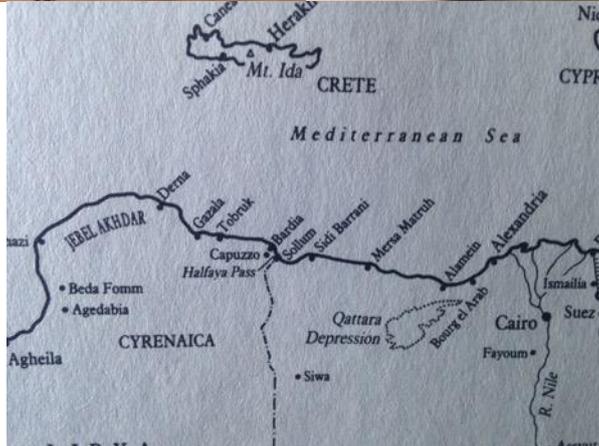


Koenig



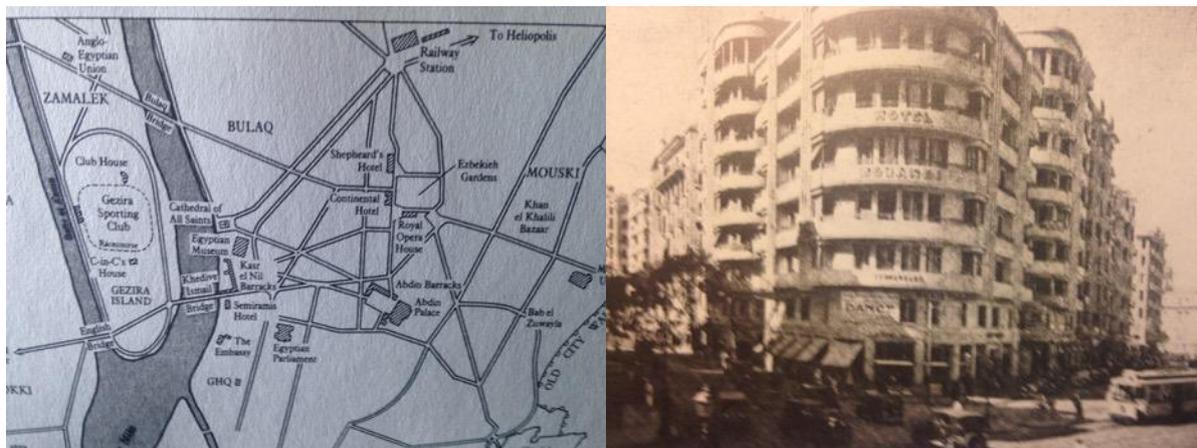
C'est le langage qu'il tient à Churchill, revenu à Londres, au début de l'automne 1942. Churchill dit son désaccord sur le Levant et exige des élections immédiates. De Gaulle ne bouge pas. Churchill, mécontent, coupe les communications entre le Comité National Français et ses délégations à l'étranger. Guerre de de Gaulle à l'Allemagne, à Vichy, un petit peu aussi aux Anglais. Déjean, Commissaire aux relations internationales, ne supporte plus cette atmosphère de querelle. Il craque, la tête en feu. De Gaulle le remercie, fait venir Massigli.

Sur ce fond de tension, une éclaircie. Une fois de plus, les Français Libres au combat sauvent l'honneur. A El Alamein, fin octobre 1942, dans cette formidable empoignade de chars et d'infanterie, sur un sol criblé de mines, tout le monde s'est battu féroce-ment. A bout de réserves, affaiblie, l'Afrika Corps et les Italiens amorcent le grand et décisif repli. On enterre les morts. Immense cimetière de l'Empire britannique avec, un peu de côté, le carré français : tombe d'Amilakviri, beaucoup de noms étrangers : la Légion. Sur le rivage, un krak échoué : l'ossuaire allemand. A distance, le mémorial grec, et puis la chapelle lumineuse des Italiens avec ce mélancolique bandeau : « *Non e manca la fortituda, e manca la fortuna* ».



De Gaulle calcule. Les Français étaient plus de 12 000, un cinquième des forces alliées combattantes. Et plus tard, aux confins de la Tunisie, la division Leclerc, engagée depuis le Fezzan, rejoindra la 8^{ème} armée de Montgomery.

Au Caire, à la fin de l'automne 1942, Eve Marie, revenue d'un immense reportage qui l'a conduit jusqu'en Chine, découvre une ville submergée par les troupes des Alliés. C'est aussi l'impression d'un jeune Français. Il est là, parmi nous ce soir, un peu plus âgé, l'Ambassadeur Momal. Devant Groppi, le café, glacier, il voit s'arrêter un camion de légionnaires.



Groppi

Ils descendent, prennent à bras leur camarade, jambes coupées. Le soir au cinéma, on joue et rejoue Lady Hamilton. Nelson y meurt du coup de mousquet décroché par un fourbe gabier français. Nelson, le héros, avec Marlborough, bien sûr, de Churchill. En novembre 1942, c'est le tournant de la guerre. Les Russes résistent à Stalingrad, et le nouveau front s'est ouvert, pas en Europe, comme le demandait Staline, mais en Méditerranée, comme l'imaginaient Churchill et de Gaulle.

De Gaulle a deviné le débarquement anglo-américain du 8 novembre. Mais il a été écarté. L'ancien Premier Lord de l'Amirauté, Churchill, dont l'obsession était de neutraliser la flotte française, fait bonne figure à cet autre marin, l'Amiral Darlan.

Darlan abattu, il faut bien pour les Alliés faire avec Giraud mais aussi de Gaulle. On les invite à Anfa au Maroc.



En marge d'un entretien sérieux Roosevelt - Churchill, de Gaulle vient sans plaisir serrer des mains dans une résidence barricadée par les Américains. A Marrakech, le Consul des Etats-Unis Kenneth Pandar ose mentionner le nom de de Gaulle : « Ah celui-ci, coup Churchill, n'en parlons pas. Il se prend pour Jeanne d'Arc et nous cherchons un évêque pour le brûler ».

De Gaulle est reparti. Il aurait souhaité gagner Alger, puis la Libye, peut-être l'Egypte. Mais les Anglais n'autorisent qu'un retour sur Londres. De Gaulle s'en échappera fin mai 1943. La veille, au cours d'un dîner, à

Londres, il revoit Jeanne de Schouteete. « A Alger, lui confie-t-elle, 110 généraux m'attendent. De quoi perdre dix guerres ».

Au Caire le répit est revenu. Farouk a senti d'où venait le vent. Il offre le Palais de Ras El Tin à Alexandrie comme hôpital militaire, sur un site d'ailleurs assez vulnérable aux bombardements. Il a renvoyé son entourage italien mais il garde auprès de lui son compagnon de jeu, Pulli Bey. Enfin il se fait pousser la barbe. Devient-il Frère Musulman ? Veut-il rétablir le Califat ? Non, il souhaite jurer sur sa barbe, attribut sacré, qu'il divorcera de Farida, maitresse d'un artiste peintre.



Farida

Si les ragots redémarrent en cette année 1943, c'est que la guerre s'éloigne. Churchill, qui avait déjà donné l'ordre de faire le ménage dans le corps diplomatique, est revenu en Egypte, début 1943, incognito. Il veut régler l'anomalie de la présence à Alexandrie d'une escadre étrangère. Il casse l'accord de neutralisation passé en 1940 par les deux amiraux parents, Cunningham et Godfroy.

Godfroy, dès le sabotage de la flotte à Toulon, avait proposé à Vichy de quitter Alexandrie et de gagner un « port français non occupé ». Réponse négative. Les Anglais se font pressants, coupent les vivres. Les marins commencent à désertre. Godfroy insiste. Réponse de Vichy : « Sabordez-vous ». L'amiral invoque sa conscience et le 23 mai 1943, il lève l'ancre avec son escadre, direction Alger, mais prudemment, par le tour de l'Afrique.

Churchill est reçu par Farouk qui marque ses distances, et le jeune roi de 22 ans offre au Premier Ministre, 69 ans, par ironie, non pas un cigare mais une cigarette d'un pied de long. En réplique, Churchill élève Sir Miles à la Paierie : Lord Killearn.

Nahas Pacha ne s'entend toujours pas avec le Roi.

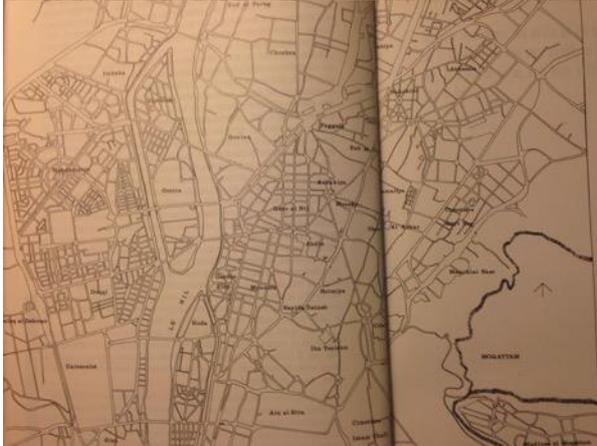


Farouk et Nahas Pacha

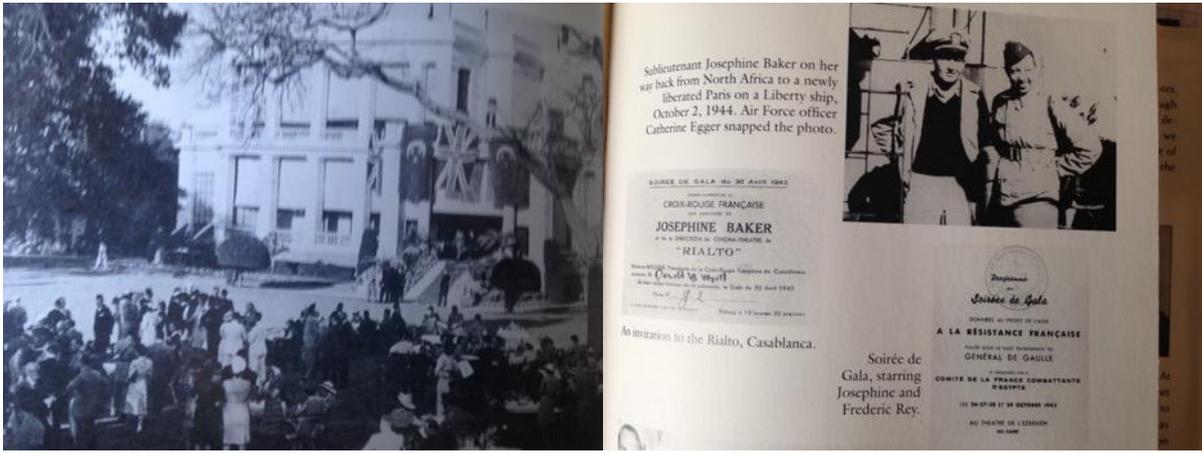
Il a choisi le bon camp mais l'Égypte est moins concernée par le succès allié que par la situation économique : inflation, pénuries, désordre assourdissant de centaines de milliers de soldats étrangers concentrés sur de rares villes. Nahas est accusé d'avoir favorisé ses amis, sa clientèle, et sa redoutable femme est soupçonnée de mener, de manière intéressée, l'incessant carrousel des ventes de charité. Les critiques se multiplient. L'austère député copte, Makran Ebeid, les réunit dans le Livre noir qu'il adresse au Palais et dont il fait lecture trois jours durant au Parlement. Le Wafd, au pouvoir, exclut Makran Ebeid et vote la confiance au Premier Ministre.

Le Roi, à son tour, à l'automne 1943, tente d'agir contre l'Ambassadeur anglais, le supposé ami de Nahas. Il écrit une lettre à George VI, et la confie à un émissaire qu'il charge d'un énorme cadeau de chocolats pour les filles du Roi d'Angleterre. Las ! Le chocolat fond et l'émissaire dépose à Buckingham Palace une lettre qu'en l'absence du Roi, on oubliera.

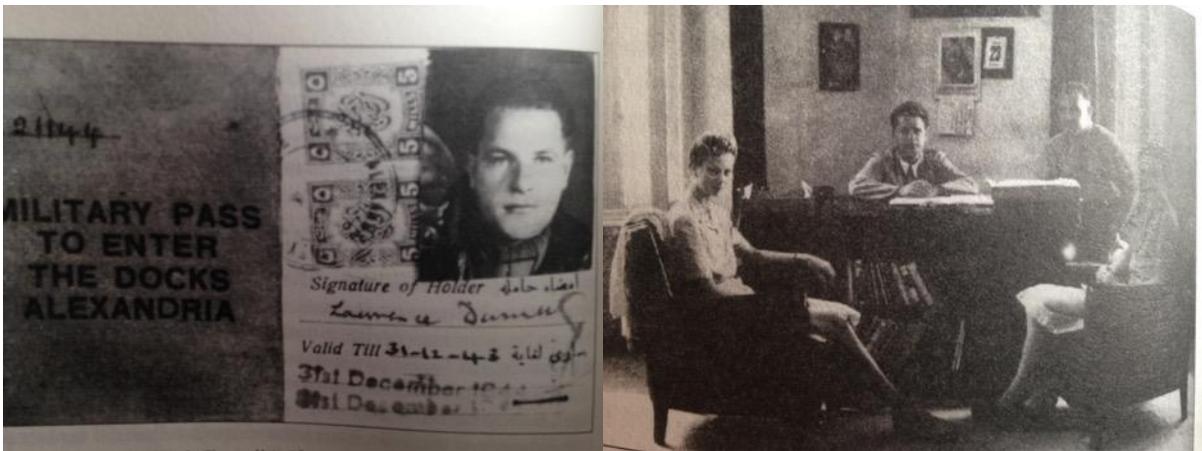
Le Caire. La grande ville respire. Elle est à l'abri des coups. Elle est la base arrière d'une énorme armée qui grouille dans ses rues. Fortune des quartiers réservés : les rues Emat El Din et Clot Bey qui vont à l'Ezbekieh. De jeunes rabatteurs interpellent les soldats, appelés tous indifféremment George : « *Hi George, do you want my sister, nice and clean, all pink inside like Queen Victoria* ». Les Australiens se conduisent mal. C'est Naguib Mahfouz qui l'écrit : ils jettent par les fenêtres les dames qui les ont reçus.



Mais il y a une autre vie, celle des quartiers dit européens : Garden City, Zamalek, où refléurissent bals, soirées, jeux, et qui accueillent un train continu de vedettes internationales : Vivian Leigh, Noël Coward, Josephine Baker, dans son bel uniforme de Colonel d'aviation français. On inaugure en septembre 1943 l'Auberge des Pyramides. Et coulent les airs langoureux d'Abdel Halim Hafez, de Mohamed Wahab, de Farid El Atrach.

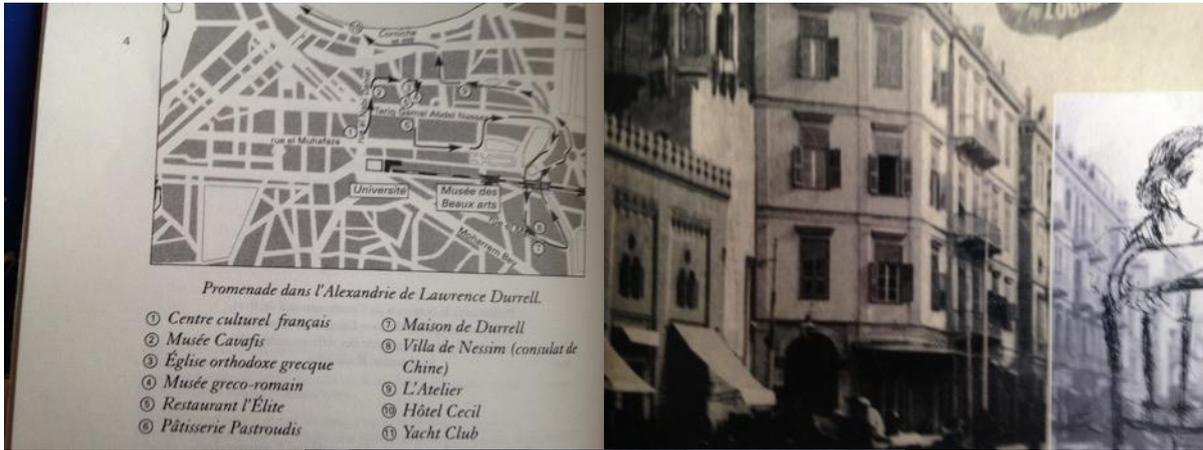


A Alexandrie, mieux frottée de poésie grecque ou française, la société se veut plus intellectuelle. Durell, en réalité, déteste la ville et y mène une vie sans grâce de censeur ou de propagandiste. Mais il participe au lancement de nombreuses éphémères revues littéraires, certaines françaises.



Durell (en haut à droite)





Durrell

Et puis, il y a les Américains aux soldes impressionnantes. Tahia Carioca, la somptueuse danseuse du ventre, cède aux avances du Général Barrey Gibbs, de l'U.S. Air Force.

A l'opposé, il y a Madame Devonshire, pliant et ombrelle en mains, comme Madame Galassy, des années plus tard, elle guide des Etats-Majors coupassés dans les mosquées du Caire. Elle est française.



Madame Devonshire (à droite)

Le Caire n'est-il qu'une fête ? Non. A l'université, les étudiants travaillent. Ils entrevoient un monde nouveau. Les Russes, par exemple, puisqu'une ambassade soviétique est ouverte. Et s'abat une nouvelle littérature marxiste, que découvrent avec ravissement jeunes gens et jeunes filles de la meilleure société. Maghdi Wahba, Loutfi Kholi, Mohamed Sid Ahmed, Inji et Bouli Efflatoum, Ismail Sabry Abdallah, Henri Curiel. Ce dernier, fils d'un banquier juif, ouvrira une librairie pleine de prose révolutionnaire : Le Rond-point. Ici encore, une nouvelle graine est semée, celle du socialisme arabe.



Henri Curiel

Les Russes mais aussi les Américains. Des Américains qui n'ont pas sur le destin des Empires les vues, pour une fois semblables, de Churchill et de de Gaulle. On le constatera, en novembre 1956 avec Eisenhower. A Garden City, le major Donovan installe les premiers bureaux de l'O.S.S., Office of Strategic Studies, l'ancêtre de la C.I.A. Son responsable est le père d'un futur Ambassadeur des Etats-Unis au Caire dans les années 1990, Franck Wisner. Ami d'Obama, Franck Wisner viendra, en janvier 2011, ausculter les derniers jours de Moubarak. Il aurait conseillé à Washington de garder celui-ci encore quelques temps, avis non suivi.

La guerre n'est pas finie. Mais elle prend, au Caire, une autre forme.

Ces jeunes officiers britanniques ne passent pas leur vie en bande. Certains à Zamalet, à proximité de la villa Sarofim, qui fut la résidence de beaucoup de diplomates français, à commencer par Henri Froment-Meurice, ont loué une grande maison à colonnades. Fascinés par le film « *Autant en emporte le vent* », ils l'ont appelé « Tara ». Ils y vivent, fument, dansent. Et puis, aux petites lueurs de l'aube, certains se détachent, et partent pour un aéroport d'où ils s'envoleront vers la Grèce ou la Yougoslavie. Ce sont les officiers du S.O.E., Service des Opérations Extérieures, créé par Churchill pour lever des maquis derrière les lignes ennemies. La fine fleur des équipes est parachutée en Yougoslavie, la cible préférée de Churchill qui rêve toujours d'un débarquement allié allant crever le ventre mou du crocodile nazi. Il fait sur ce sujet un dessin qu'il montrera à Staline, fin novembre 1943, à Téhéran. La Résistance yougoslave est héroïque mais divisée. A droite, le Serbe royaliste Mihailovitch. A gauche, le Croato-Slovène communiste Tito. Qui faut-il aider ? a demandé Churchill. Au Caire, quand Churchill repasse, de retour de Téhéran, en 1943, le verdict du S.O.E. tombe : c'est Tito qu'il faut aider. Adieu Mihailovitch qui, à l'exception de de Gaulle, sera abandonné et finira exécuté par Tito. Plus tard, certains relèveront, non sans gêne, que plusieurs de ces jeunes officiers du S.O.E., élèves des meilleurs collèges anglais, étaient bons amis des futurs espions soviétiques, MacLean, Burgess, Philips. Churchill, par souci peut-être de rédemption, ne s'en montrera que davantage résolu à lutter en Grèce contre la sédition communiste.

A Téhéran, Churchill ne convainc pas Roosevelt et Staline d'ouvrir un front dans les Balkans. Mais il reste persuadé de ce que la Méditerranée orientale est un théâtre majeur pour le Royaume-Uni, tant par ses perspectives que par ses problèmes.

La perspective, c'est ce qui a été manqué après la Première Guerre mondiale : la constitution d'un vaste ensemble moyen-oriental, arabe, garantissant la sûreté de la route des Indes, assurant l'approvisionnement en pétrole, sous l'influence discrète et civilisatrice du Royaume-Uni. La religion est absente de la réflexion de Churchill.

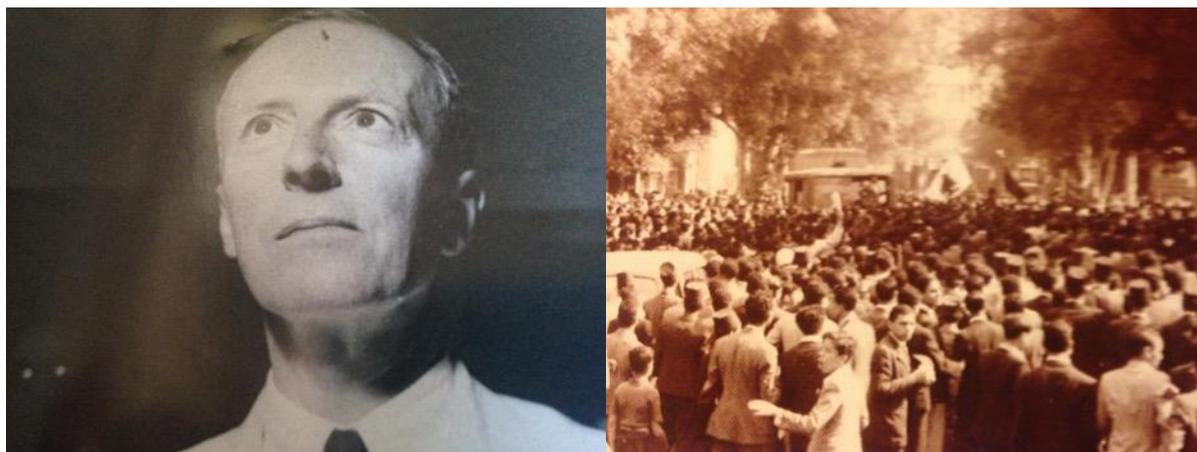


Jérusalem 1917
Massignon, Allenby



Lawrence

Les problèmes sont de deux sortes : le premier tient à la présence de la France au Liban et en Syrie, avec ses prétentions à une place éminente, fondée sur sa lecture de l'Histoire et sa culture. Les Anglais s'évertuent à répéter aux Syriens et aux Libanais qu'ils sont eux-mêmes les garants de l'indépendance promise, sous leur pression, par la France. Les Français rétorquent que, comme les Anglais vis-à-vis de l'Égypte, ils voudraient consacrer par des traités spéciaux leurs rapports stratégiques, économiques et culturels. Les Français ont d'ailleurs fini, la menace sur l'Égypte ayant disparu, par organiser en 1943 au Levant des élections, mais les dirigeants élus refusent de négocier avec le nouveau Haut-commissaire français, l'Ambassadeur Helleu, lequel, chaud de tempérament, s'emporte en novembre 1943 et fait arrêter ses interlocuteurs récalcitrants. Nouvelle colère des Arabes et des Anglais qui dénoncent le comportement français. Une manifestation d'étudiants a lieu sous les fenêtres du siège de la France Libre à Garden City.



L'Ambassadeur Helleu et la manifestation à Garden City

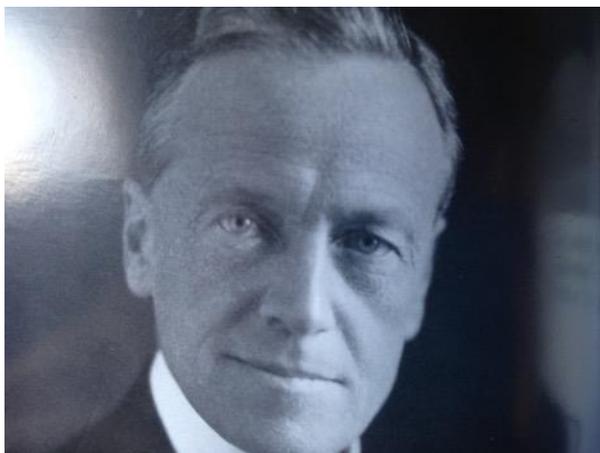
De Gaulle, absorbé à Alger par les péripéties de la lutte pour le pouvoir, se veut quant au Levant pragmatique et conciliant. Une fois de plus, il a recours au Général Catroux, lequel, tout en finesse, retourne au Liban et parvient, en décembre 1943, à calmer le jeu. Mais la mésentente anglo-française sur ce sujet fondamental de l'avenir syro-libanais, persiste.

Le second problème est celui de la présence juive en Palestine. La Commission Peel de l'avant-guerre a échoué à proposer un statut acceptable par tous. Des juifs, pendant la guerre, ont combattu aux côtés des Anglais – Dayan dans les combats de juin 1941 contre Vichy au cours desquels il a perdu un œil. D'autres commettent des attentats. Churchill, plutôt philosémite, n'a pas de solution précise. D'où son espoir qu'un vaste regroupement moyen-oriental, appuyé par des Rois modérés, gommerait les différences, absorberait les antagonismes.

Au Caire, en novembre 1943, avant de rejoindre Téhéran, Roosevelt a invité, pour l'entretenir de l'avenir du monde, Tchang Kai Tchek, signe que la France Libre malgré la valeur de son engagement militaire est volontairement éloignée du jeu. Les Egyptiens sont très conscients du rôle reconnu aux Anglais. Mais sur leur sol, ils leur tiennent tête, Farouk le premier. Et le Roi en veut à Nahas de sa complaisance envers Lord Killearn. Celui-ci croit devenir l'arbitre des jeux politiques égyptiens. Il écrit à Churchill pour lui suggérer d'intégrer l'Egypte dans l'Empire britannique afin de réduire encore plus le rôle du Roi. Que l'on ne soit pas surpris de ce que l'autre puissance impériale, la France, soit tentée d'agir de la même manière en Afrique du Nord comme au Levant, en Indochine...

Nahas Pacha obtient pourtant un beau succès de politique étrangère en réunissant au Caire, en octobre 1944, des délégués venus de tout le monde arabe, Afrique du Nord comprise, pour jeter les bases, qui seront agréées en 1945, de la Ligue arabe. C'est un projet naturellement soutenu par les Anglais. Mais à l'intérieur, le crédit de Nahas a encore décliné. Il a mal combattu une nouvelle épidémie de choléra, descendue de Louxor au Delta. Farouk profite d'une absence de Lord Killearn pour congédier Nahas. A la place, il nomme Ahmed Maher. C'est un bon choix. A l'opposé de son frère Ali, Ahmed Maher Pacha a pris, dès l'ouverture des hostilités, le parti des Alliés et plaidé pour l'entrée en guerre de l'Egypte.

Eclate cependant dès novembre 1944 la première d'une nouvelle et durable tension avec les juifs. Lord Moynes, le nouveau Ministre d'Etat britannique pour le Moyen-Orient, connu pour sa réserve à l'encontre du sionisme, est assassiné au Caire par des extrémistes juifs venus de Palestine. Le projet caressé d'un grand Moyen-Orient pluraliste risque de capoter sur la résurgence des nationalismes.



Lord Moynes

D'autant que les Français relèvent la tête au Moyen-Orient, après avoir enfin obtenu de Churchill, en décembre 1944, la démission du Général Spears qui attisait, selon eux, les révoltes.

Le Général de Gaulle fait escale au Caire, en décembre 1944, sur la route de Moscou. Il est enfin reçu par Farouk qui acte volontiers le recouvrement par la France de sa souveraineté. La délégation de la France Libre cède la place à la Légation et le Baron de Benoist, qui était toujours Directeur du canal, s'efface devant un diplomate, Jean Lescuyer. En 1946, la Légation deviendra en titre Ambassade, au même niveau protocolaire que celle de l'Angleterre et des Etats-Unis.

Churchill succède au Général, en faisant escale au Caire en 1945 sur la route de Yalta. Il presse l’Egypte de déclarer enfin la guerre à l’Allemagne et au Japon si elle souhaite obtenir un siège aux Nations Unies. Le Roi craint un peu de passer, comme la Turquie, pour un ouvrier de la onzième heure, mais il laisse Ahmed Maher présenter le projet de déclaration de guerre au Parlement. Ahmed Maher obtient de justesse un vote favorable de la Chambre des Députés. Sur le chemin du Sénat, il est tué à bout portant par un nationaliste égyptien. Décidément, il ne fait pas toujours bon d’être l’allié des Anglais. Nokhrachi Pacha lui succède.

Sur la route de San Francisco où il retrouvera son collègue français, George Gorse, Wassef Boutros Ghali, délégué à la conférence des Nations Unies est interrogé par la presse française sur le rôle de l’Egypte durant le conflit. « Décisif », répond l’ancien ministre des Affaires étrangères. Décisif fut le rôle du canal pour alimenter l’effort de guerre allié. Qui dit canal dit France Libre, puisque de Benoist était à la barre. Mais qui dit France Libre dit aussi ambition française au Levant, l’obstacle précisément aux ambitions anglaises mais aussi à celles des nationalistes les plus intransigeants.

Et la guerre mondiale se termine au Levant en 1945, comme elle s’est caractérisée à plusieurs reprises, par une violente explosion de rivalité franco-britannique.

Au lendemain et au retour de Yalta, Roosevelt, Churchill avaient confabulé une fois de plus en Egypte, à bord du cuirassé Quincy. Ils font venir à bord Farouk, le Roi Ibn Seoud. Des engagements mutuels sont pris entre Arabes et Alliés : sûreté, sécurité, approvisionnements pétroliers.



La France n’est pas invitée à ce dispositif. Alors seul, de Gaulle reprend sa place au Levant.



Damas 1945

Il a assoupli sa position et n’attend pas pour donner corps à l’indépendance la fin de la S.D.N. D’ailleurs personne ne cite encore le mandat et le général appuiera l’entrée de la Syrie et du Liban aux Nations Unies. Mais

il croit encore possible, comme l'Angleterre l'avait fait avec l'Égypte, de négocier des traités spéciaux avec Beyrouth et Damas. Trop tard, les dirigeants du Levant qui sont des parlementaires chevronnés ne veulent plus discuter. Ils exigent la totale souveraineté, notamment sur un contingent militaire arabe, les Troupes spéciales. Refus de discussion, incidents, troubles auxquels, selon les Français, se mêleraient des forces britanniques, encore présentes – 40 000 hommes sur le sol libano-syrien.



Le Général Beynet, Haut-commissaire français, donne du canon sur Damas. Fureur des nationalistes arabes qui alertent Churchill. Celui-ci somme la France par ultimatum rendu public avant même qu'il atteigne de Gaulle, de cesser le feu. Fureur à son tour de de Gaulle qui déclare avoir déjà instruit Beynet d'arrêter les tirs. Il convoque l'Ambassadeur anglais, Duff Cooper. « Je le fis asseoir et lui dis. Nous ne sommes pas, je le reconnais, en mesure de vous faire actuellement la guerre. Mais vous avez outragé la France et trahi l'Occident. Cela ne peut être oublié ».

Le calme, comme toujours, reviendra, après explications de part et d'autre.



M. de Laboulaye
Réception à Beyrouth. Février 1945

De Gaulle, qui avait refusé en juin 1945 une proposition de Truman de rencontre tripartite, avec les Anglais, suggère à la place « que l'affaire d'Orient soit portée devant les Nations Unies, qu'elle soit débattue par les cinq membres permanents, dont en particulier la Russie ». C'est ce que de Gaulle proposera, de nouveau en 1969 pour régler le conflit israélo-arabe. Preuve que dès le départ, il ne prenait pas le Conseil de Sécurité pour un simple machin. De ce rôle de la Russie au Moyen-Orient, un peu tard, bien après de Gaulle, beaucoup prennent conscience.

Mais une page se tournait, amère tant pour les Français que pour les Anglais, qui finiront les unes et les autres à retirer totalement leurs troupes du Levant en 1946.

Les peuples, au demeurant, se lassent de leurs grands hommes. Churchill est défait aux élections de juillet 1945. De Gaulle, en délicatesse avec l'Assemblée Nationale, se retire en janvier 1946.



Décembre 1944



Obsèques Churchill

Churchill et de Gaulle avaient l'un et l'autre raison. Ils avaient vu que le sort de la Deuxième Guerre mondiale se jouerait d'abord autour de la Méditerranée et qu'il fallait y déplacer le meilleur de leurs énergies.

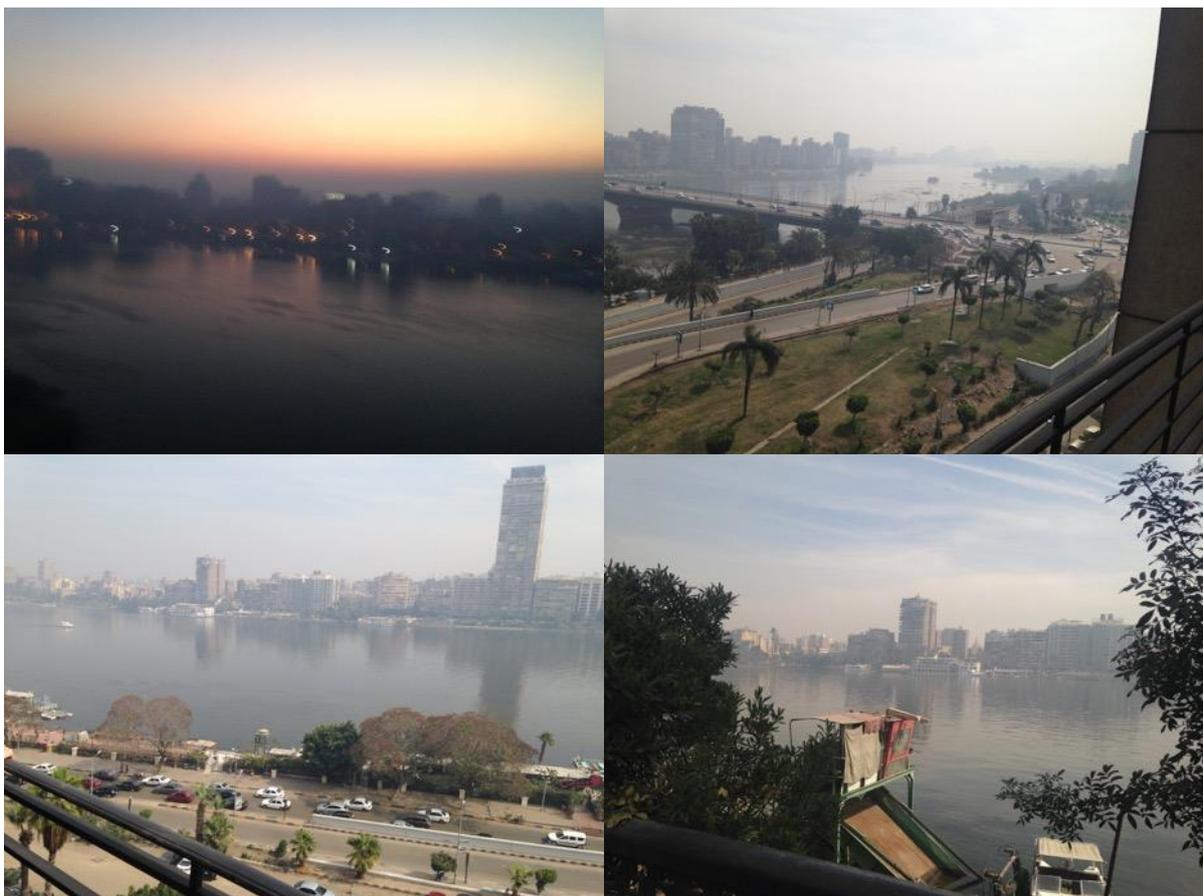
La paix revenue, la vie reprendrait son cours. Au Caire, l'Ambassadeur de France a relancé le rythme des invitations. Ce sont les mêmes notables qu'avant-guerre et même de la guerre puisqu'ils furent gaullistes. S'y ajoute le train continu des officiers et hommes politiques allant ou revenant d'Indochine, Leclerc, Salan, Ho Chi Minh. Les artistes, les écrivains français reviennent, fuyant un Paris frigorifié. Les étudiants repartent pour la

France, Boutros Ghali, Magdi Wahba, Esmet Abdel Meguid, tous ceux qui, dans les années 1980, seront aux affaires.

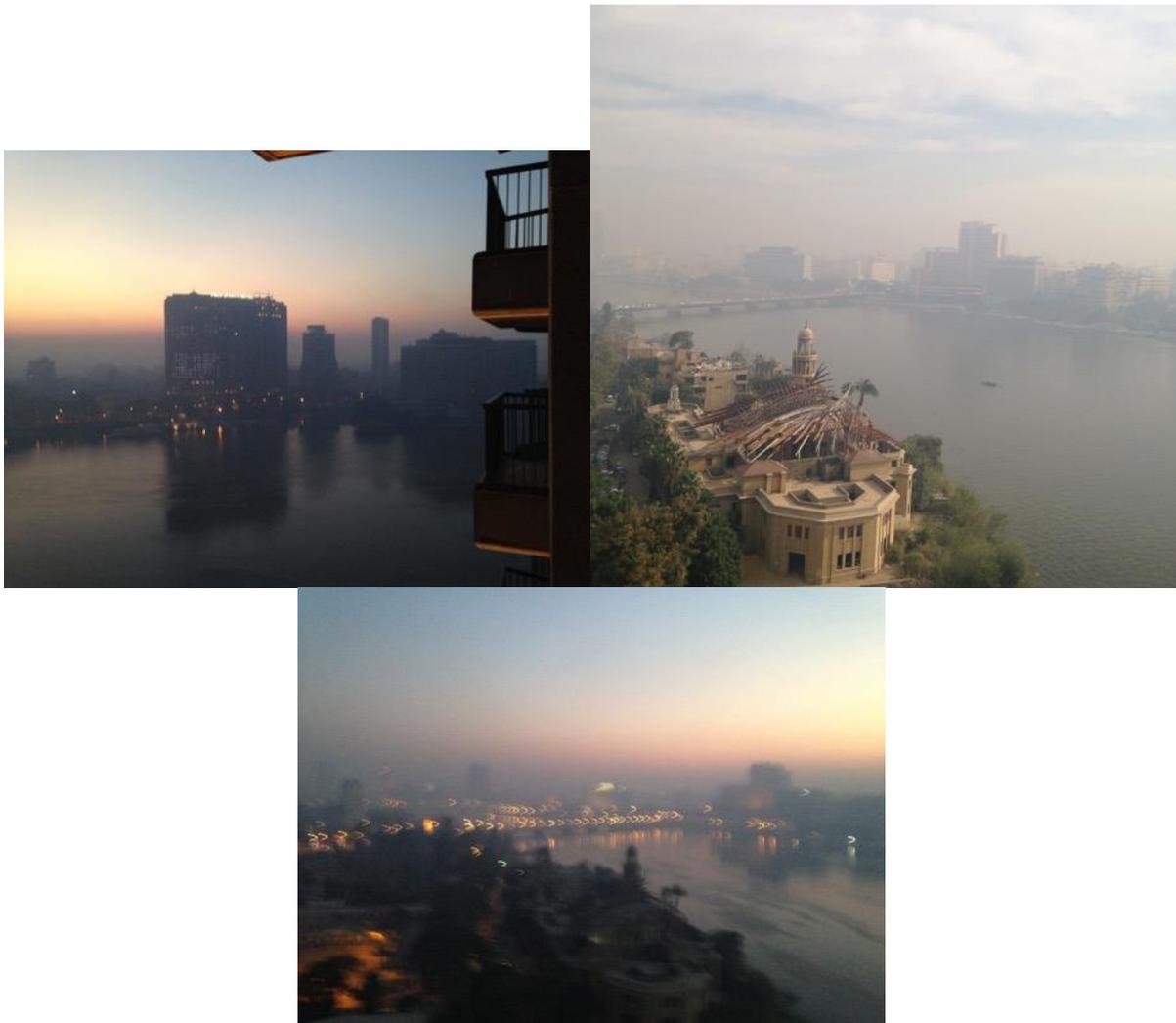
Mais Churchill et de Gaulle n'avaient pas vu ni vraiment voulu voir les affaires intérieures de ces pays, Egypte ou Levant. Ils n'ont pas mesuré l'ampleur irrésistible du courant nationaliste ni, à l'époque, réfléchi à la portée des résurgences religieuses. L'espoir britannique de créer un Moyen-Orient modéré, stable, bourgeois, limant les antagonismes confessionnels s'est évanoui. Le successeur d'Ahmed Maher, Nokrachi Pacha, est lui aussi assassiné, coupable d'avoir voulu brider les Frères Musulmans. La guerre s'est déclenchée contre Israël et son échec va exacerber la frustration des militaires contre le régime et sceller à terme le sort de la Royauté.

Français et Anglais, aveugles, se retrouvent côte-à-côte en 1956 autour d'une mauvaise cause, alors qu'un règlement pour la crise de Suez était proposé, raisonnable, aux Nations Unies. Churchill et de Gaulle, heureusement, ne sont pas mêlés à un fâcheux choix. Et de Gaulle, plus tard, montrera qu'il a compris l'évolution du monde arabe, vis-à-vis de l'Afrique du Nord d'abord, puis du Moyen-Orient, en 1967. Et Hoda, la fille de Nasser, lui rendra belle et émouvante justice à la mort du Général, en français.

Et le temps qui passe justifie encore ce que le Général déclarait en juin 1945, dans une conférence de presse : « Il y a une entité égyptienne. L'Egypte est une avenue et cette avenue est le Nil. Elle a par conséquent une politique naturelle. Il y a une petite entité qui s'appelle la Palestine. Mais il est très difficile de réaliser une entité politique et géopolitique qui s'appelle la Syrie ».







Et pourtant, malgré révoltes et tensions, guerres, il semble que trace soit restée au sein de ces régions d'une présence des Anglais et des Français qui ne soit pas si malheureuse. En 1980, le Liban rompt ses relations diplomatiques avec l'Égypte. A qui le Liban confie-t-il ses intérêts ? A la France, dont le drapeau hissé sur l'Ambassade libanaise protège l'Ambassadeur, le propre fils de l'ancien Premier Ministre réputé adversaire de la France, Riad El Solh.

Mais il y a aussi autre chose : un parfum de légèreté courtoise, de dérision, d'auto-dérision, signe ineffable de civilisation qui police les rapports humains alors que percolent ailleurs les pires éruptions de fanatisme.

En 1942, les Égyptiens sont fous de cinéma, et surtout de ce film qu'apportent les Américains « *Autant en emporte le vent* ». Un grand bal costumé est donné au Caire. Regardez bien, sur le côté de la photo, deux Clark Gable, deux Rhett Butler. Le plus à gauche, vous l'avez reconnu. Cinquante ans après, rayonnaient encore au Caire son élégance, son sourire, sa sagesse : c'était Victor Simeika.

